

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1898-1899

N° 38

ÉTUDE CRITIQUE

Des Odeurs et des Parfums

Leur influence sur le sens génésique

« Qu'a fait l'action genitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et reglez ? »

(MONTAIGNE, *Essais*, L. III, Ch. V)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 14 Décembre 1898

PAR

Etienne TARDIF

Né à Vienne (Isère), le 24 Mai 1875.

Élève du Service de Santé de la Marine

Examineurs de la Thèse :	{	MM. MORACHE	professeur....	} <i>Président.</i>	
		LAYET	professeur....		
		PACHON	agrégé.....		} <i>Juges.</i>
		LE DANTEC	agrégé.....		

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI — PAUL CASSIGNOL

91 — RUE PORTE-D'ENNAUX — 91

1898

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1898-1899

N° 38

ÉTUDE CRITIQUE

Des Odeurs et des Parfums

Leur influence sur le sens génésique

« Qu'a fait l'action genitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et reglez ? »

(MONTAIGNE, *Essais*, L. III, Ch. V)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 14 Décembre 1898

PAR

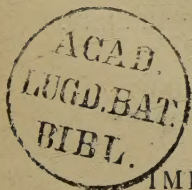
Etienne TARDIF

Né à Vienne (Isère), le 24 Mai 1875.

Élève du Service de Santé de la Marine

Examineurs de la Thèse :	MM. MORACHE	professeur....	<i>Président.</i>
	LAYET	professeur....	} <i>Juges.</i>
	PACHON	agrégé.....	
	LE DANTEC	agrégé.....	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.



BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI — PAUL CASSIGNOL

91 — RUE PORTE-DIJEUX — 91

1898

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. DE NABIAS, doyen — M. PITRES, doyen honoraire.

PROFESSEURS

MM. MICHÉ.....	} Professeurs honoraires.
AZAM.....	
DUPUY.....	
MOUSSOUS.....	

MM.		MM.	
Clinique interne.....	PICOT.	Médecine légale.....	MORACHE.
	PITRES.	Physique.....	BERGONIE.
Clinique externe.....	DEMONS.	Chimie.....	BLAREZ.
	LANELONGUE.	Histoire naturelle...	GUILLAUD.
Pathologie et théra-		Pharmacie.....	FIGUIER.
peutique générales.	VERGELY.	Matière médicale....	DE NABIAS.
Thérapeutique.....	ARNOZAN.	Médecine expériment-	
Médecine opératoire.	MASSE.	tale.....	FERRÉ.
Clinique d'accouche-		Clinique ophtalmolo-	
ments.....	LEFOUR.	gique.....	BADAL.
Anatomie pathologi-		Clinique des maladies	
que.....	COYNE.	chirurgicales des en-	
Anatomie.....	BOUCHARD.	fants.....	PIÉCHAUD.
Anatomie générale et		Clinique gynécologique	BOURSIER.
histologie.....	VIAULT.	Clinique médicale des	
Physiologie.....	JOLYET.	maladies des enfants	A. MOUSSOUS.
Hygiène.....	LAYET.	Chimie biologique...	DENIGÈS.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE (*Pathologie interne et Médecine légale.*)

MM. CASSAET.	MM. LE DANTEC.
AUCHÉ.	HOBBS.
SABRAZES.	

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe {	MM. BINAUD.	Accouchements. {	MM. CHAMBRELENT
	BRAQUEHAYE		FIEUX.
	CHAVANNAZ.		

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie.....	MM. PRINCETEAU	Physiologie.....	MM. PACHON.
	CANNIEU.	Histoire naturelle....	BEILLÉ.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Physique.....	MM. SIGALAS.	Pharmacie.....	M. BARTHE.
---------------	--------------	----------------	------------

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	MM. DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON.
Maladies du larynx, des oreilles et du nez.....	MOURE.
Maladies mentales.....	RÉGIS.
Pathologie interne.....	RONDOT.
Pathologie externe.....	DENUCE.
Accouchements.....	CHAMBRELENT.
Chimie.....	DUPOUY.
Physiologie.....	PACHON.
Embryologie.....	CANNIEU.
Pathologie oculaire.....	LAGRANGE.
Conférence d'Hydrologie et Minéralogie.....	CARLES.

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Témoignage d'amour et de reconnaissance.

A MES FRÈRES

A MES PARENTS

A MON COUSIN GEORGES BOUTIN

A MON COUSIN FERDINAND MALIQUET

OFFICIER D'ACADÉMIE

A LA MÉMOIRE DE MON AMI ALFRED PRAT

A MES AMIS, *et particulièrement à*

LÉON PRAT

CHARLES MARMEY

MÉDECIN DES COLONIES

CAMILLE JOUVENCEAU

MÉDECIN DE LA MARINE

A MES CAMARADES

des Corps de Santé des Colonies et de la Marine

A MES MAÎTRES

A MONSIEUR A. TAILLOTTE

PHARMACIEN PRINCIPAL DE LA MARINE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE NAVALE DE ROCHEFORT

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER D'ACADÉMIE

A MONSIEUR LE DOCTEUR LAYET

MÉDECIN PRINCIPAL DE LA MARINE EN RETRAITE
PROFESSEUR D'HYGIÈNE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Témoignage de respectueuse reconnaissance pour l'accueil si bienveillant qu'il m'a fait.

A MONSIEUR LE DOCTEUR SIRAUD

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
CHIRURGIEN SUPPLÉANT A L'HOTEL-DIEU

A MONSIEUR LE DOCTEUR CANNIEU

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
OFFICIER D'ACADÉMIE

A MONSIEUR LE DOCTEUR LE DANTEC

MÉDECIN DE 1^{re} CLASSE DE LA MARINE
PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MONSIEUR LE DOCTEUR PACHON

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE PHYSIOLOGIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE BORDEAUX

Cher Maître,

Des bonnes heures de la vie de
laboratoire vécues près de vous, vos
élèves emportent un souvenir profond
de reconnaissance pour la sollicitude
dont vous les entourez. Cette recon-
naissance est accrue encore quand,
à la sollicitude du Maître, s'ajoute
l'amitié de l'Homme.

Votre élève et ami,

E. T..

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE DOCTEUR MORACHE

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE BORDEAUX

MÉDECIN INSPECTEUR D'ARMÉE

DIRECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ DU 18^e CORPS

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

Monsieur le Professeur,

La haute bienveillance et la sollicitude constante dont vous avez fait preuve à mon égard m'ont soutenu et encouragé; c'est grâce à vos conseils que j'ai pu mener à bonne fin un travail d'ordre si délicat; permettez-moi de vous témoigner ici ma reconnaissance, et de vous dédier cette thèse que vous me faites le grand honneur de présider.

AVANT-PROPOS

Il est de notre devoir, tant pour respecter la vérité que pour dégager entièrement nos maîtres près de certains esprits, de réclamer toute la paternité du sujet que nous avons choisi pour notre thèse inaugurale.

Nous n'ignorons pas qu'il est d'un ordre très délicat : s'il prête le flanc à la critique, nous dirons pour notre défense que nous ne l'avons pas conçu à la légère. Depuis plus de deux ans que nous nous sommes décidé à le développer, nous l'avons étudié et discuté bien des fois.

Nous avons écrit notre œuvre avec l'intention formelle d'apporter dans son développement un langage et un esprit scientifiques, et nous ne nous sommes pas arrêté devant d'étroits préjugés, que nous*trouvons, une fois de plus, se dressant comme un obstacle à la marche de la science.

Les difficultés multiples que nous avons rencontrées n'ont fait que stimuler notre zèle ; nous ne donnerons pas d'autre preuve de notre parfaite bonne foi et de notre ardente conviction.

Enfin, si notre sujet présente une originalité par trop périlleuse, nous en assumons toute la responsabilité, sûr d'être compris par tous ceux — et ils sont heureusement encore nombreux — qui abondent dans le sens de notre vieux Montaigne : « Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'oser en parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés » (*Essais*. L. III, Ch. V).

CHAPITRE PREMIER

Etude historique et comparée des parfums à travers les âges.

Origines religieuses de la parfumerie

Usage des parfums dans l'antiquité.

Période moderne.

Les parfums de nos jours.

CHAPITRE PREMIER

Etude historique et comparée des parfums à travers les âges.

Origines religieuses de la parfumerie. — Tout le monde sait que l'usage des parfums remonte à la plus haute antiquité ; mais ce que beaucoup de gens ignorent, c'est l'origine même de cet usage.

Les extraits, plus ou moins délicats, dont se servent les gens du monde et du demi-monde, les sachets dans lesquels les jeunes filles enfouissent leurs mouchoirs, les lotions aux noms retentissants dont les coiffeurs inondent la tête de leurs clients, les funestes pommades dont ils leur font un casque luisant et tenace, toutes ces compositions, contiennent des essences, vraies ou fausses, qui furent d'abord offertes aux divinités.

Les premiers peuples, dans leur naïve adoration de la nature, regardaient les fleurs comme des trésors semés sur la terre par la main des dieux ; ainsi les Grecs avaient fait, dans leurs légendes, du jardin des Hespérides aux pommes d'or un domaine céleste. Les fleurs qui donnaient de si beaux fruits étaient déposées sur les autels divins comme prémices et comme gages de pieuse reconnaissance.

C'est ce que dit Piesse, en un style enthousiaste, dans l'introduction de son ouvrage sur les odeurs et les parfums.

« La main du Créateur a répandu sur les fleurs tous les trésors de ses richesses ; après les avoir posées sur des tiges pleines de grâce et de délicatesse, il les a peintes des

couleurs les plus vives, les plus variées, les plus harmonieuses, et les a imprégnées des plus exquises senteurs. C'est que la fleur occupe une place importante dans les desseins de la nature. Au milieu de la corolle sont placés les organes reproducteurs destinés à perpétuer les espèces après la mort des individus qui les ont portés ; aussi l'homme dès son berceau a-t-il appris à respecter des productions si magnifiques ; et s'il s'est permis d'y porter quelquefois une main téméraire, ce n'a été sans doute que pour faire hommage au Créateur de ce qu'il considérait comme le symbole de la perfection. »

En effet, l'emploi des parfums dans les rites religieux remonte à l'antiquité la plus reculée. Les disciples de Zoroastre, qui entretenaient le feu sacré devant les autels de leur divinité, jetaient en pâture à la flamme, cinq fois par jour, des bois odorants et des essences précieuses.

La mythologie des Grecs attribuait aux dieux l'invention et l'usage des parfums. C'est, d'après leurs légendes, grâce à l'indiscrétion d'Œnone, une nymphe de Vénus, que les hommes apprirent à les connaître.

Les parfums ne leur servaient pas seulement à rendre hommage aux dieux. Ils étaient encore, selon eux, un indice de leur divine présence. Quand les dieux de l'Olympe quittaient leurs régions éthérées pour venir se mêler au commun des mortels, ils laissaient après eux une odeur d'ambroisie : c'était bien souvent à ce seul indice qu'on reconnaissait leur divine présence.

Dans l'*Enéide*, Virgile dit de Vénus :

... Avertens rosœa cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere...

Dans son idylle sur l'enlèvement d'Europe, Moschus dit, en parlant de Jupiter transformé en taureau, que l'odeur divine qu'il exhalait l'emportait sur les plus doux parfums des fleurs.

La magicienne Médée, dit Appollonius de Rhodes, n'offrait jamais aux vents que des aromates et de suaves parfums.

Ces substances odorantes, fait remarquer Cloquet, dans son excellent *Traité de l'Osphrésiologie*, servaient à déguiser les vapeurs du sang des victimes immolées dans les temples. Elles avaient donc, en même temps qu'un but religieux très élevé, un but utile et même nécessaire.

L'usage des parfums dans les cérémonies religieuses s'est perpétué jusqu'à nos jours ; on brûla des substances regardées comme très précieuses, telles que l'encens et la myrrhe, tellement estimées que les rois mages en apportèrent, au même titre que l'or, au Christ naissant.

L'acte d'offrir aux dieux celles de leurs créations qui joignaient à la richesse des couleurs des propriétés odorantes si diverses et si agréables était donc, en somme, un moyen d'entrer dans leurs bonnes grâces.

Mais la saison des fleurs n'est pas éternelle, et il est probable que la nécessité où les hommes se trouvèrent de parfumer les autels, même pendant la mauvaise saison, les poussa à extraire des fleurs les suaves essences qu'elles renferment. Puis ils cherchèrent à ravir à certains végétaux ces résines et ces baumes aux aromes enivrants qu'on brûle encore de nos jours pendant les rites sacrés.

Il faut chercher les premières origines de l'usage des parfums dans ces belles contrées de l'Orient, si riches en végétaux de toutes sortes, dont les fleurs, les fruits, les branches mêmes et les feuilles sont comme imbibés de précieuses essences que la chaleur excessive du soleil fait rayonner dans l'atmosphère.

C'est l'opinion de Pline, opinion confirmée par les Saintes Ecritures.

L'arbre à encens était connu des Sabéens ; c'étaient eux qui en recueillaient la résine. On trouve dans la Bible de fréquentes allusions aux parfums et aux aromates.

Usage des parfums dans l'antiquité. — Mais cet emploi ne

se vulgarisa pas aussi facilement qu'on le pense ; il resta longtemps exclusif.

Chez les Juifs, par exemple, la loi de Moïse interdisait l'usage des parfums, réservés pour le sanctuaire. Les Lacédémoniens, peuple rude et agreste, traitaient d'efféminés et méprisaient ceux qui se parfumaient.

Peu à peu pourtant chaque peuple prit goût aux parfums et dès lors l'usage en devint universel.

Les femmes scythes, d'après Hérodote, étaient très habiles à confectionner une pâte qui servait à enduire le corps et les membres, et qui répandait une odeur très agréable.

Les Egyptiens, qui avaient le culte de leurs morts, utilisèrent les propriétés odorantes de diverses substances pour embaumer leurs momies, dont on a trouvé quelques spécimens en très bon état de conservation.

En Orient, l'usage des parfums était universel et, de nos jours encore, on y considère comme une preuve d'amitié et un acte d'hospitalité d'asperger les visiteurs d'essence de roses, ou de les parfumer de bois d'aloès à la fin de chaque visite.

« Les Chinois, dont le sensualisme est si raffiné, dit M. Claye, font une grande consommation de parfums, auxquels ils accordent une large place dans leur culte, leurs usages domestiques et leurs plaisirs ; ils brûlent des bois et des résines odorantes devant leurs autels et les mêlent aux mets ; ce sont surtout les aphrodisiaques qui sont recherchés, et on assure qu'ils savent préparer certaines boules odorantes formées d'ambre, de musc, de fleurs de chanvre mêlées à l'opium et à d'autres substances plus énergiques ; quelque temps échauffées et roulées dans la main, elles jettent dans un voluptueux spasme les beautés aux petits pieds qui peuplent le Céleste Empire. »

Les Juifs ne firent pas un très grand usage des parfums pour leur toilette. Ils les employèrent surtout dans leurs rites religieux et dans leurs cérémonies funèbres. Ils avaient coutume de répandre sur les morts des substances aroma-

tiques. Joseph d'Arimathie oignit, avant de le mettre au tombeau, le corps de Notre Seigneur.

Ce n'est pas dans les premiers âges de l'Histoire grecque que l'on trouve la vulgarisation des essences et des aromes. A cette époque, les Grecs se contentaient d'offrir ces essences à leurs dieux et à leurs morts. Mais cette abstention ne dura pas; les Grecs, peuple raffiné, ami des arts et du Beau, découvrirent dans l'emploi des parfums un nouveau genre de sensations, et ils s'y adonnèrent avec une véritable furie. Ils ne tinrent aucun compte des exhortations de Solon, si bien que celui-ci dut créer une loi pour leur interdire de se parfumer.

Cette interdiction ne put mettre une barrière à cet engouement; rien, chez les Grecs, ne fut négligé pour procurer, sous toutes les formes possibles, ces parfums dont ils ne pouvaient se passer.

Les boîtes dans lesquelles on renfermait les onguents étaient ordinairement d'albâtre, élégamment ornées, et devaient former un article important du mémoire du joaillier; on les nommait *αλαβαστρα*. Parfois, elles étaient en onyx. On ne se contentait pas de se couronner de roses pendant les repas, ni même de mettre les habits dans des coffrets parfumés; mais les mets et les vins eux-mêmes étaient préparés de telle sorte qu'ils exhalassent de suaves odeurs; on avait ainsi du vin à la rose, à la violette, etc. Dans les salles de festins, des cassolettes dégageaient dans l'air de subtiles émanations. De plus, les convives s'imbibaient d'essences. « Chaque partie du corps avait son parfum particulier: la menthe était recommandée pour les bras; l'huile de palmier pour les joues et la poitrine; dans les sourcils, dans les cheveux, on mettait une pommade faite avec de la marjolaine; pour les genoux et le cou, on employait l'essence de lierre terrestre; cette dernière était réputée utile dans les orgies comme aussi l'essence de rose; le coing fournissait une essence utile dans la léthargie et la dyspepsie; le parfum extrait des feuilles de vigne entretenait la lucidité de l'esprit,

et celui des violettes blanches était favorable à la digestion ⁽¹⁾.

Ce n'est pas tout ; on lit dans le *Colon*, d'Alexis, poète comique grec vivant au 4^e siècle avant J.-C. « ... Car pour se parfumer il ne trempait pas ses doigts dans l'albâtre, coutume ordinaire du temps passé, mais il lâchait quatre colombes tout imprégnées d'essences, non d'une seule espèce. Chacune portant un parfum particulier et différent des autres, elles planaient au-dessus de nous, et de leurs ailes humides faisaient pleuvoir leurs parfums sur nos robes et nos vêtements ; moi aussi, ne soyez pas trop jaloux, Messieurs, j'ai été arrosé d'essence de violettes. »

L'huile dont se servaient les lutteurs, aux Jeux Olympiques, était parfumée.

Quelques sages s'élevèrent contre ces abus : des législateurs comme Lycurgue qui bannit de la cité tous les parfumeurs ; comme Socrate qui interdit, par une loi, l'usage des parfums aux Athéniens ; des poètes comme Sophocle qui représente Vénus, la déesse du Plaisir, parfumée et se regardant dans un miroir, tandis qu'il nous montre Minerve, la déesse de la Raison et de la Chasteté, assouplissant ses membres avec de l'huile avant de se livrer aux exercices gymnastiques ; des philosophes comme Socrate qui disait : « L'esclave et l'homme libre, une fois parfumés, ont la même odeur » ; ce qui n'empêcha pas son élève Eschine de se faire parfumeur ; comme Léonidas qui reprochait à Alexandre de prodiguer l'encens dans les sacrifices.

Mais toutes ces exhortations furent peine inutile ; les parfums se répandirent quand même et les boutiques de parfumeurs devinrent si nombreuses et si fréquentées, que l'on finit par dire, à Athènes : « Allons au parfum » comme l'on dit de nos jours : « Allons au café ».

Les Romains suivirent bientôt l'exemple que leur donnaient les Grecs et tous les peuples sur lesquels s'étendit la

(1) PIESSE, *Des odeurs et des parfums*.

domination romaine. Pourtant, chez eux aussi, il y eut des hommes qui voulurent mettre un frein à ces effrayants débordements de futilités. Sous le consulat de P. Licinius Crassus et de Jules César, il parut une ordonnance qui empêchait la vente des parfums étrangers, et comme les Romains ne fabriquaient pas eux-mêmes leurs parfums, leur engouement fut suspendu pour quelque temps.

Pour bien peu de temps en effet. Les mêmes exagérations qui se commirent en Grèce se reproduisirent à Rome. Les femmes eurent leurs parfums préférés ; les courtisanes adoptèrent le jonc odorant ; les autres parfums étaient les roses de pœstum, le nard, le cinnamome, l'opobalsamum, etc.

Les Romains en parfumaient leurs bains, leurs vêtements, leurs lits. Au théâtre, le velarium était imbibé de parfums, et, lorsqu'il se relevait, il les répandait sous forme de pluie odorante sur les spectateurs.

Les aigles romaines étaient parfumées avant et après la bataille ; on répandait des parfums partout, même dans les vases destinés aux moins nobles fonctions de la vie.

Quelques exemples de ces exagérations : Plantius Plancus, proscrit par les triumvirs, avait choisi une retraite fort sûre ; malheureusement, il était parfumé si outrageusement que ses ennemis le découvrirent grâce aux essences qu'il portait sur lui.

Néron, lors des funérailles de sa femme Poppée, fit brûler sur son bûcher plus d'encens que l'Arabie n'en produisait en un an. Dans sa maison d'or, les parois de la salle des banquets étaient garnies de feuilles mobiles d'ivoire, au moyen desquelles on faisait pleuvoir sur les convives des fleurs et des essences.

Dans une fête qu'il donna une fois à Baïes, on évalua à quatre millions de sesterces (500.000 francs) la dépense des seules roses.

Othon donna à Néron un souper d'une rare munificence. Entre autres merveilles, des tuyaux d'or et d'argent répandaient de tous côtés, dans la salle, des essences de grand

prix et avec assez d'abondance pour mouiller les convives (Plutarque).

Certains parfums dont se servaient les dames romaines coûtaient jusqu'à 800 francs le kilo.

Les parfumeurs étaient une gent fort riche et d'ailleurs fort ingénieuse ; ils préparaient des mixtures destinées à teindre les cheveux en noir, en blond, voire même en bleu, comme faisaient certaines courtisanes, ainsi qu'en témoignent les vers de Tibulle :

An si cæruleo quædam sua tempora fuco
Tinxerit, idcirco cærulea forma bona est.

Ils connaissaient également l'art d'empêcher la calvitie, et, déjà de leur temps, ils prétendaient faire repousser les cheveux avec de la graisse d'ours.

Enfin, le maquillage n'avait pas de secrets pour les matrones romaines, qui usaient du carmin pour colorer leurs joues, de la mandragore pour effacer les cicatrices du visage, et du noir de fumée pour peindre leurs sourcils.

Période moderne.— Piesse nous apprend que les parfums pénétrèrent en Angleterre sous le règne d'Elisabeth.

À son retour d'Italie, Edouard de Vère, comte d'Oxford, en rapporta des gants, des sachets, un pourpoint de peau parfumée et diverses autres nouveautés. Cette même année, la reine eut une paire de gants parfumés, dont elle fut si satisfaite, qu'elle se fit peindre avec la main gantée.

L'usage des parfums, dès lors, se répandit en Angleterre.

On fabriqua des boîtes à parfums (*sweet-coffers*) dans lesquelles chaque dame enferma son odeur favorite. On portait sur soi des flacons d'essences, des boules de senteur, de petites boîtes délicatement ouvragées par les orfèvres.

Les gants parfumés furent aussi de mode. On porta des manteaux parfumés, jusqu'à des souliers de peau parfumée.

On tomba bientôt dans l'abus, et les satires des écrivains de l'époque en font foi. Le Parlement anglais prévoyait déjà

les conséquences de cet abus, lorsqu'il fit paraître, en 1770, l'acte suivant, très intéressant et très curieux : « Toute femme de tout âge, de tout rang, de toute condition ou profession, vierge, fille ou veuve, qui, à dater dudit acte, trompera, séduira ou entraînera au mariage quelqu'un des sujets de Sa Majesté à l'aide de parfums, faux cheveux, crépons d'Espagne, busc d'acier, paniers, souliers à talons et fausses hanches, encourra les peines établies par la loi actuellement en vigueur contre la sorcellerie et autres manœuvres..., le mariage sera déclaré nul et de nul effet. »

En France, les parfums, employés sous forme d'encens ou de cierges parfumés, commencèrent aussi par être l'apanage du culte religieux, quoique nos ancêtres les Gaulois connussent l'art d'aromatiser les vins.

Mais les sensations fournies par l'odorat ne furent point méprisées pour cela, et il n'y avait point de cérémonies d'éclat, point de noce, point de festin, où l'on ne portât un *chapel* de roses. L'auteur du roman de « Perce-Forest », décrivant une fête, a soin de remarquer que « *avoist chascun et chascune un chapeau de roses sur son chief.* »

D'après Mathieu de Coucy, historien de Charles VII, on voyait, dans une fête de table donnée par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, une statue d'enfant qui « *pissoit de l'eau-rose* ».

Cette eau de rose fut rapportée d'Orient par les croisés, qui voulurent en faire hommage à leurs belles. Elle devint aussitôt très à la mode. Tous les souverains et grands seigneurs du moyen-âge possédèrent de l'eau de rose, avec laquelle on se lavait les mains, avant et après le repas. Chez quelques-uns il y avait même des fontaines jaillissantes, dont les eaux odorantes parfumaient la salle du festin.

Le *Mercur*e *Galant* de mars 1681 parle d'un jet d'eau de fleurs d'orangers, qui, dans un festin donné à Marseille, joua durant tout le dîner.

Pour augmenter la consommation des parfums, toute une industrie se créa, de laquelle sortirent des vases à par-

fums, des pomandres (ou pommes d'ambre, sortes de boîtes à parfums en forme de pomme), des oiselets de Chypre, pâtes que l'on faisait calciner et auxquelles on donnait la forme d'oiseaux, etc. Les jours de fêtes, on parfuma les fontaines publiques.

Cette passion déjà si manifeste s'accrut encore lors de la découverte de l'Amérique et des richesses odorantes que sa flore contenait. On connut alors le cacao, la vanille, le baume du Pérou, etc.

La Renaissance fait époque dans l'histoire de la parfumerie. L'Italienne Catherine de Médicis favorisa beaucoup l'émigration en France de ses compatriotes parfumeurs. Alors parurent les ouvrages de Saigini, de Guet, de Dettazy, d'Isabella Cortese, de Marinello.

« Cette époque, dit Piesse, peut être comparée à celle de Martial pour l'abus qu'on fit des pâtes et des pommades, des gants parfumés et de tous les raffinements de l'art. Les historiens attestent que Diane de Poitiers, grâce aux cosmétiques dont elle faisait usage, conserva tous ses charmes jusqu'à un âge où ses rivales avaient renoncé à plaire; on prétend qu'elle tenait ses secrets de Paracelse. A côté de la châtelaine d'Anet brillaient la Marguerite des marguerites et les héroïnes célébrées par Brantôme, qui demandaient à la cosmétique italienne toutes les ressources de son art. »

Henri III et ses mignons portèrent à son comble l'abus de tous ces artifices de toilette, qui répondaient moins à un désir de coquetterie qu'aux exigences de la mode et à la passion de luxe raffiné dont cette époque fut témoin.

C'est alors que fut renommée la boutique de parfumerie de René le Florentin, sur le Pont-au-Change. Mais cette boutique acquit bientôt une triste réputation; on y vendait des poisons sous forme de gants parfumés, de poudres et de crèmes pour le visage, de livres odorants, et l'engouement pour toutes ces compositions se calma pendant quelque temps.

Le rustique roi Henri IV n'aimant pas les parfums, son règne fut exempt des débordements du règne précédent;

mais avec Louis XIII et Anne d'Autriche le goût pour les essences et les pommades revint en faveur à la Cour. On prit, dans le vocabulaire de Tendre, les noms les plus doux et les plus précieux, pour les donner aux onguents et aux cosmétiques.

Louis XIV détestait les parfums, et avec lui leur fortune changea; ils tombèrent en un discrédit à peu près complet, dont ils ne sortirent que sous la Régence. L'art du parfumeur fit alors un grand pas vers la perfection, ainsi qu'on peut en juger par Ninon de Lenclos, qui garda sa beauté jusqu'à soixante ans, et, plus tard, par la Dubarry, « à laquelle Cagliostro vendait une merveilleuse recette qui la conserva jeune et belle jusqu'aux limites de la vieillesse. »

Sous Louis XV, les parfums sévirent comme une véritable épidémie. A la Cour, on portait un parfum différent chaque jour. Versailles reçut le nom de « cour parfumée ». La beauté de M^{me} de Pompadour, si bien conservée, ne le fut qu'au prix de ruineuses dépenses : 500.000 francs par an pour ses accessoires de toilette. Le maréchal de Richelieu, vainqueur de Port-Mahon, vivait, dans ses dernières années, dans une atmosphère odorante que des soufflets chargés d'essences dispersaient dans ses appartements.

Les parfums employés jusqu'alors étaient la peau d'Espagne, le musc, la civette, odeurs très fortes qui sont, de nos jours, généralement réputées désagréables. Cette sélection commença à se faire sous Marie-Antoinette; au lieu d'odeurs vives et fortes, on préféra la senteur de la violette et de la rose.

Avec la Révolution, la parfumerie sombra. Le peuple, voulant faire sentir le poids de son autorité démocratique, abolit le luxe des parfums, comme il abolit le luxe des étoffes et la particule, ce luxe des noms patronymiques; de même qu'il imposa le tutoiement, il voulut imposer la vulgaire pommade, qui prit le nom de pommade de Samson.

Ce ne fut que sous le Directoire et l'Empire que l'industrie du parfumeur s'appuya sur la science. Sous le Directoire,

les belles dames firent renaitre le goût des bains parfumés, comme M^{me} Tallien, qui, au sortir d'un bain de lait et de framboises, se faisait doucement frictionner avec des éponges imbibées de lait et de parfums.

Sous l'Empire, l'exemple vint d'en haut. Napoléon I^{er} était très sensible à l'action des parfums; il se versait lui-même tous les matins de l'eau de Cologne sur la tête et sur les épaules; l'impératrice Joséphine avait pour les fleurs et les parfums le goût d'une créole.

Les parfums de nos jours. — Aujourd'hui, le goût des parfums et des cosmétiques est porté à un degré très élevé; ce ne sont pas seulement les personnes d'une classe aisée ou d'une éducation raffinée qui aiment les odeurs : toutes ou à peu près toutes les classes de la société en sont là. Ces odeurs varient selon différentes raisons que nous analyserons plus loin, mais leur vulgarisation, dont les causes seront étudiées dans un autre chapitre de ce travail, n'en existe pas moins. Pour répondre à ces besoins, des usines considérables ont été installées, des magasins immenses ont été montés. Paris fournit aujourd'hui des parfums au monde entier. Sa production annuelle doit atteindre environ cent millions de francs.

Le monopole de la parfumerie est presque exclusif à Paris, et les maisons telles que Lenthéric, Guerlain, Piver, Pinaud, Violet, Houbigant, Roger et Gallet, Gellé, etc., sont connues de tous les élégants.

« La cassolette qui brûlait dans les palais de Babylone, de Suze ou de Venise, fume encore dans les sérails de Téhéran et des bords du Bosphore; là vie de la sultane et de l'odalisque s'écoule sur les coussins imprégnés d'ambre, le bouquin du narghilé aux lèvres, entre l'heure du bain et l'arrivée du maître. Pour les soins mystérieux de la toilette, les musulmanes suivent encore les prescriptions et les formules religieuses dont les commentateurs du Coran donnent le secret. Les derviches ont toujours le monopole

des pâtes épilatoires et des cosmétiques qu'on applique après le bain qui, chaque vendredi, purifie le vrai croyant ; mais pour les autres parfums et les autres cosmétiques, l'Orient a perdu son monopole ; les orangers de Grasse, les iris de Florence, les lis de Limagne remplacent les fleurs de l'Orient, et si l'Arabie nous fournit encore la myrrhe et ses résines, les Indes le santal et le benjoin, le Tonkin son musc, ces parfums nous arrivent à l'état de matières premières : Paris les transforme, leur donne l'élégant cachet de la mode, et les répand dans le monde entier ⁽¹⁾. »

(1) CLAYE, *Les Talismans de la Beauté*.

CHAPITRE II

Mécanisme et mode d'action des parfums.
Généralités sur les plantes odorantes.

Théorie des odeurs.
Classifications des odeurs.
Variabilité des qualités odorantes.

CHAPITRE II

Mécanisme et mode d'action des parfums. Généralités sur les plantes odorantes.

Théorie des odeurs. — On a cherché à expliquer la nature des émanations odorantes et leur mode de propagation. François-Franck, dans un article sur l'olfaction (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*), reconnaît que, malgré de nombreuses recherches, nous ne sommes guère plus avancés que du temps de Cloquet, dont l'ouvrage sur l'osphrésiologie parut en 1821.

Des expériences furent faites par Prévost, Venturi et plus récemment par Liégeois. Prévost remarqua qu'un corps odorant placé sur une soucoupe recouverte d'une légère couche d'eau écarte cette eau de façon à laisser autour de lui un petit espace libre.

Lichtemberg a considéré le mouvement du camphre sur l'eau comme produit par l'émanation d'un corps éthéré.

Ceci montre déjà, comme le faisait remarquer Cloquet, qu'il se produit une « atmosphère d'un fluide élastique particulier, autour des corps odorants, atmosphère à laquelle sont dus les mouvements et les divers effets indiqués. »

Cette opinion s'appuie aussi sur une expérience, plus précise encore, de Bertholet. « Ce chimiste plaçait dans la chambre vide d'un tube barométrique un fragment de camphre et observait au bout de peu de temps la chute du mercure dans la longue branche et son ascension dans la branche libre. Cette expérience, qui prouve bien que le dégagement des

molécules odorantes procède à la manière du dégagement des vapeurs, en produisant autour du corps qui en est le siège une tension capable de déprimer le mercure contre la pression atmosphérique, présente un intérêt d'un autre ordre qui n'a pas été mis en évidence : on avait supposé, et c'était l'opinion de Robiquet ⁽¹⁾, que la production des odeurs résultait le plus souvent de la combinaison de certaines molécules, gaz ou vapeur, avec un véhicule approprié, comme l'air atmosphérique.

» Or, l'expérience de Bertholet, dans laquelle le camphre a dégagé ses émanations odorantes dans le vide absolu, prouve bien que, du moins pour cette substance, il ne doit pas être question d'une combinaison quelconque de ses molécules avec l'air atmosphérique. Ce qui est vrai du camphre paraît l'être aussi d'un grand nombre d'autres corps odorants : on connaît l'expérience de Huyens et de Papin ⁽²⁾, qui enfermaient un bouton de rose dans un récipient soumis au vide de la machine pneumatique : les émanations odorantes se produisaient encore dans le vide ; mais, en raison sans doute de la limite étroite imposée à l'expansion de ces émanations, la rose conservait pendant quinze jours sa puissance odorante ; il semble que la tension produite autour de la source odorante par ses effluves ait limité ce dégagement ⁽³⁾. »

On remarqua à la suite de nombreuses expériences que les corps odorants dispersaient, sans pour cela diminuer de poids ou de volume, les émanations qui leur sont propres ; de là sortit la *théorie dynamique* des émanations odorantes. Cette théorie, dont Fr.-Franck croit pouvoir attribuer la paternité à Walther, de Landshut, veut ramener la production des odeurs au principe de la lumière, de la chaleur et du son.

On a opposé, à cette théorie dynamique, la *théorie maté-*

⁽¹⁾ ROBQUET, *Ann. de chim. et de phys.*, t. XV, p. 27.

⁽²⁾ *Philos. Transact.* pour les années 1875 et 1876, n° 121.

⁽³⁾ F.-FRANCK, art. « Olfaction » (du *Dict. encycl. des sc. méd.*)

rielle, soutenue par les travaux de Liégeois, Tyndall et Wolff.

Dans la théorie matérielle, on suppose que les odeurs consistent en particules d'une extrême ténuité, détachées du corps odorant et suspendues ou dissoutes dans un corps gazeux ou liquide.

Nous ne discuterons pas ici ces deux théories, nous nous contenterons de faire savoir que la seconde a prévalu, et de donner l'hypothèse la plus vraisemblable sur le mode d'action des substances odorantes :

« Les molécules odorantes, amenées par l'air, qui leur sert de véhicule, jusqu'au contact de la muqueuse olfactive, se dissolvent dans le liquide étendu à la surface de cette muqueuse, ou se combinent avec lui. Elles peuvent agir ainsi chimiquement sur les terminaisons nerveuses et y provoquer l'excitation spéciale qui sera transmise aux centres nerveux, perçue, élaborée et distinguée par eux (1). »

Wolff a insisté particulièrement sur le rôle du liquide répandu à la surface de la membrane pituitaire. Comme nous désirons ne pas nous attarder à l'étude de ces théories, nous renvoyons à l'article « Olfaction » du *Dict. encycl. des sc. méd.* ; on y trouvera relatées les expériences de Tyndall, qui, au moyen de la chaleur rayonnante, est arrivé, pour ainsi dire, à peser les émanations des corps odorants.

Classification des odeurs. — Toutes les tentatives de classification des odeurs reposent sur un principe absolument discutable, celui de l'appréciation individuelle.

« Chacun apprécie une odeur à sa façon et d'une manière variable selon les conditions du moment ; de plus, il est facile de confondre une impression olfactive et une impression gustative, ou tout au moins de faire, dans une sensation composée fournie par ces deux sens, la part trop large à l'un ou à l'autre (2). »

(1) F.-FRANCK, *Loco citato*.

(2) F.-FRANCK, *Loco citato*.

Nous allons donner quelques-unes de ces classifications.

D'abord, celle de Linné ⁽¹⁾ qui date de 1756 et dans laquelle on trouve les sept types suivants :

- 1^o Odeurs aromatiques..... œillet, laurier.
- 2^o — fragrances..... jasmin, lis, tilleul.
- 3^o — ambrosiaques ... musc, ambre.
- 4^o — alliées..... ail, assa foetida.
- 5^o — fétides..... valériane, chenopodium vulv.
- 6^o — vireuses..... solanées.
- 7^o — nauséuses..... cucurbitacées.

Ensuite, Fourcroy chercha dans les propriétés chimiques des substances odorantes une base de classification. Il donna une classification qui est celle-ci :

- 1^o Odeurs extractives ou muqueuses. Eau distillée de bourrache, de laitue.
- 2^o — huileuses fugaces..... Tubéreuse, jasmin, réséda.
- 3^o — » volatiles..... Toutes les labiées.
- 4^o — aromatiques et acides.... Vanille, benjoin.
- 5^o — hydro-sulfureuses..... Toutes les crucifères.

Dans un mémoire lu à l'Institut, en 1815, un botaniste distingué, M. Desvaux, proposa une classification des odeurs pour les végétaux.

- 1^o Odeurs inertes.
- 2^o Odeurs anaromatiques.
- 3^o Odeurs suaves
- 4^o Odeurs aromatiques.
- 5^o Odeurs balsamiques
- 6^o Odeurs pénétrantes.
- 7^o Odeurs fétides.

De Haller a cherché à classer les odeurs d'après la sensation plus ou moins désagréable qu'elles produisent, il les divisait en :

- Odeurs agréables.
- Odeurs indifférentes.
- Odeurs désagréables.

(1) Amœnit. Acad., III, 195.

Mais nous avons tous les jours l'occasion de vérifier qu'une odeur qui plaît à l'un déplaît beaucoup à l'autre. « La mauvaise qualité des odeurs n'est pas toujours ce qui les fait détester, et *j'en ai vu*, dit Montaigne ⁽¹⁾, *fuir la senteur des pommes plus que les arquebusades*. Ne savons-nous pas que les Anciens employaient l'assa foetida comme assaisonnement, et que nous nommons *Stercus diaboli* cette gomme-résine que les Asiatiques nomment *manger des dieux*. »

Les impressions et les appréciations diffèrent donc selon les goûts des peuples. Voici quelques exemples de ces variations dans les goûts :

» L'odeur de l'huile de baleine est recherchée par les habitants du Groënland, qui avalent ce liquide, suivant l'expression de Haller, avec le même plaisir que les personnes riches de nos contrées boivent le vin le plus délicieux.

» Les Siamois aiment les œufs couvis (œufs longtemps couvés). L'odeur des racines de valériane vivaces nous paraît en général fort désagréable ; cependant, les Orientaux font ramasser avec soin sur les montagnes d'Autriche les racines de la *Valeriana celtica*, ou nard celtique des Anciens, dont ils se servent pour aromatiser leurs bains ; et les Indiens estiment beaucoup le parfum de la *Valeriana jatamansi*, célèbre autrefois sous la dénomination de nard indique.

» Phil. Salmuth cite l'exemple d'une jeune fille qui trouvait le plus grand plaisir à respirer l'odeur des vieux livres. Un jurisconsulte retirait de celle du fumier une sensation des plus douces, et une autre personne recherchait ardemment celle du bouc.

» Il ne serait pas difficile de rassembler de pareils exemples en grande quantité ; mais un des plus remarquables est celui d'une dame dont parle Sam. Ledel ⁽²⁾ et qui ne pouvait supporter, sans tomber en syncope, l'odeur des roses rou-

(1) *Essais*, L. I.

(2) *Ephém. des curieux de la nature*, 3^e année, 3 décembre, p. 108.

ges, tandis que souvent elle mêlait des roses blanches dans sa coiffure.

» Le médecin-légiste Paul Zacchias ne pouvait pas, au contraire, souffrir l'odeur des roses blanches. On rapporte aussi qu'un de nos plus célèbres monarques, Louis XIV, n'aimait pas les parfums. Souvent, d'ailleurs, des odeurs désagréables par elles-mêmes, comme celles de l'ail, des choux fermentés, du fromage, cessent de l'être quand elles se trouvent dans des aliments qui plaisent. Ce phénomène tient à ce que les déterminations intellectuelles interviennent fréquemment dans les fonctions des sens ⁽¹⁾. »

Il existe d'autres classifications des odeurs ; celle de Lorry, qui les distingue en :

Odeurs camphrées.....	Ex. : labiées, lauriers, myrtes.
— narcotiques.....	Ex. : opium et solanées.
— éthérées.....	Ex. : ananas.
— acides volatiles...	Ex. : mélisse et aurône.
— alcalines.....	Ex. : oignon, ail.

Celle de M. Rémy, qui demande à ce que l'on groupe les odeurs suivant la manière dont elles se comportent en présence de l'hydrogène (l'hydrogène, d'après Rémy, aurait la propriété de rendre odorants certains corps, en se combinant avec eux).

Celle de M. Piesse, chimiste anglais, qui a établi une sorte de *gamme* des odeurs. Dans cette gamme, « le patchouly représenterait le do d'en bas de la clef de fa, tandis que le fa d'en haut de la clef de sol correspondrait à la civette ». Poinssot, qui rappelle cette tentative singulière, « trouve avec raison qu'un pareil essai de classification est bien peu scientifique » (F.-Franck).

Un auteur allemand, Frœlich, remarqua avec quelle facilité nous tombons dans l'erreur qui consiste à attribuer au sens de l'olfaction des impressions de la sensibilité générale. C'est

(1) CLOQUET, *Osphrésiologie*.

pour mettre en garde contre des confusions de ce genre qu'il proposa récemment une classification tenant compte des différences entre les impressions olfactives proprement dites et celles qui relèvent des autres modes de sensibilité.

Il admet deux classes de substances odorantes :

- 1^o Celles qui ne provoquent que des impressions olfactives ;
- 2^o Celles qui agissent en même temps sur la sensibilité générale.

Ce classement, reposant sur des appréciations purement personnelles, est très arbitraire ; et, à ce point de vue, les classifications les plus récentes, passibles du même reproche que les anciennes, ne valent guère mieux.

Variabilité des qualités odorantes. — Nous allons passer à un autre ordre d'idées, et nous occuper des conditions qui favorisent le développement des odeurs.

1^o *Une température* très élevée ou très basse supprime en général plus ou moins complètement les odeurs ; mais leur dégagement se fait mieux sous l'influence d'une température modérément élevée. « Les fleurs, dit Piesse, exhalent des parfums sous tous les climats ; mais celles qui croissent sous les latitudes plus chaudes dégagent des senteurs plus abondantes, tandis que celles des régions plus froides répandent les odeurs les plus délicates. »

Chez les animaux également, les émanations odorantes sont plus abondantes pendant la saison chaude.

C'est aussi à l'action de la chaleur développée dans le frottement qu'est due l'odeur dégagée par certains bois lorsqu'ils sont travaillés par le tourneur où le menuisier.

2^o *L'état hygrométrique de l'air* joue un rôle facile à comprendre. L'intensité d'expansion des molécules odorantes est en raison directe de l'humidité contenue dans l'atmosphère. Ainsi, les chiens de chasse, sur un terrain sec, perdent la piste avec une grande facilité. Tous les chasseurs savent que le matin est le meilleur moment de la journée pour chasser, à cause de la rosée ; lorsque la rosée s'est évaporée, les quêtes deviennent plus rares et plus difficiles à suivre.

On sait encore que l'air se charge surtout de matières odorantes après la pluie.

3° Si l'on étudie l'influence de la *lumière* sur les odeurs, on se trouve en présence de phénomènes fort curieux.

Les fleurs exhalent plus généralement leurs odeurs pendant le jour; mais il y en a qui ne sentent rien pendant le jour et qui embaument le soir. Les naturalistes ont mis à profit cette particularité en dotant de l'épithète : *tristis*, *triste*, les fleurs qui ne sont odorantes que la nuit.

Recluz ⁽¹⁾ cite une observation très intéressante qu'il a faite à ce sujet : « J'ai eu l'occasion d'observer, en 1815, au Jardin du Roi, que les fleurs du *Cacalia septentrionalis*, exposées à l'action des rayons solaires, exhalaient une odeur aromatique que l'on pouvait rendre nulle en interceptant les rayons solaires au moyen d'un chapeau ou de la main, puis en leur rendant le contact de la lumière solaire, l'odeur se dégageait de nouveau. »

Certaines plantes n'ouvrent leurs fleurs que le matin aux premières caresses du soleil et les referment ensuite; par contre, une foule de plantes n'exhalent leurs parfums que dans l'obscurité (le genêt d'Espagne, une hespéride, etc.); mais il faut bien dire que pour certaines plantes le développement de l'odeur pendant la nuit coïncide avec le moment d'épanouissement de la fleur.

D'après Morren, les fleurs du *Habenaria bifolia* sont tout à fait inodores pendant le jour; vers onze heures du soir, elles répandent une odeur très agréable, qui s'évanouit à l'aurore.

Chose plus singulière encore: les fleurs du *Cereus grandiflorus* ne sont odorantes que par intervalles; elles envoient des bouffées toutes les demi-heures, depuis huit heures jusqu'à minuit (Morren).

4° Certaines odeurs végétales disparaissent avec la *vie* de la plante qui les fournissaient: ainsi l'odeur de musc et

(1) RECLUZ, *Journal de pharmacie*, 1827.

d'anis, qui fait reconnaître de loin le mousseron, disparaît par la dessiccation. Réciproquement, la dessiccation développe les émanations odorantes dans un grand nombre de plantes, le mélilot, la fève tonka, la vanille, etc.; les feuilles du myrte dégagent surtout leur odeur par la trituration.

5° Il y a des fleurs dont l'odeur se modifie avec la *distance* : nous citerons comme exemple les grappes du henné (*Lawsonia inermis*), dont les Orientales se font des parures parfumées : « Dès qu'on les flaire de près, dit Sonnini (*Voyage en Egypte*), on est frappé de l'odeur spermatique la plus décidée. »

La distance n'a pas seulement pour effet de modifier certaines odeurs ; elle diminue, en s'accroissant, l'intensité des perceptions olfactives. Il doit même exister sans doute une relation mathématique entre ces deux facteurs, la distance d'une part, le corps odorant d'autre part, comme il en existe pour la lumière et le son. Il y a des odeurs qui impressionnent la muqueuse olfactive même à de très grandes distances ; il en est d'autres qui ne se propagent pour ainsi dire pas. Le parfum des roses, par exemple, semble se concentrer autour du buisson qui lui a donné naissance ; on peut passer près d'un bosquet de rosiers fleuris sans presque s'en apercevoir ; on ne passera pas de même auprès d'un pied de réséda. Les fleurs du *Stapelia variegata* ne sentent que lorsqu'on a le nez dessus.

D'autres odeurs, au contraire, se répandent fort loin. « L'ambre gris, fraîchement rejeté sur le rivage, répand au loin un parfum qui guide les pêcheurs dans la recherche de cette substance précieuse. — Non loin de la ville de Clermont-Ferrand est un rocher qui laisse suinter de la « pissalpalte », et qu'on nomme, dans le pays, le *Puy-de-la-Pégé* : j'ai senti l'odeur de ce bitume à plus d'une lieue de distance, et elle a servi à diriger ma course vers sa source ⁽¹⁾. »

Bartholin exagérerait certainement lorsqu'il prétendait que

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

l'odeur du romarin fait reconnaître les terres d'Espagne à quarante milles en mer ; mais il est incontestable que cette odeur se perçoit de fort loin.

Le vicomte Valentia, dans une relation de voyage dans l'Hindoustan, raconte que, à neuf lieues de distance des côtes de Ceylan, le vent apportait un parfum délicieux.

L'odeur si désagréable de la mouffette a une prodigieuse puissance de propagation. M. Cassaët, professeur agrégé à la Faculté de Bordeaux, nous apprenait un jour que lorsqu'on tue une mouffette, cette odeur se répand à plus d'un kilomètre à la ronde, avec une telle intensité qu'elle contraint les chasseurs et les chiens à une retraite involontaire.

La *couleur* d'abord, le *genre* et l'*espèce* ensuite, ont, d'après Cohler et Schüblert, une influence incontestable sur les qualités odorantes des fleurs. Les fleurs blanches sont les plus parfumées et les plus agréables à l'odorat ; les fleurs orangées et brunes leur sont inférieures. Les plantes monocotylédones, enfin, contiennent plus d'espèces odorantes que les dicotylédones.

CHAPITRE III

Physiologie générale.

Influence des parfums sur la respiration (grenouille, lapin).

Influence des parfums sur la respiration et la circulation (enfant, adulte).

Influence des odeurs et des parfums sur le système nerveux.

Recherches sur la toxicité générale des parfums.

CHAPITRE III

Physiologie générale.

Nous présenterons dans ce chapitre quelques expériences que nous avons faites sur les parfums, pour nous rendre compte des effets qu'ils produisent sur la respiration et la circulation.

Nous rapporterons aussi quelques remarques de leur action spéciale sur le système nerveux, grâce à des observations faites au cours de nos expériences, et qu'on peut rattacher à une influence directe des centres nerveux.

Nos expériences sur la respiration et la circulation ont été faites dans le laboratoire de physiologie de notre maître et ami, M. le professeur agrégé Pachon.

Nous avons fait aussi, dans le même laboratoire, quelques expériences sur la toxicité des parfums.

Influence des parfums sur la respiration : Grenouille. — Nos expériences ont porté sur la grenouille, et voici les phénomènes qui se sont passés chez cet animal sous l'influence de divers parfums.

Sous l'influence du jicky (Guerlain, à Paris), une grenouille, après avoir eu une accélération très forte du rythme respi-

ratoire, cesse de respirer au bout d'un temps variable avec la dose, mais relativement court (voir plus loin, *expérience II*).

Une autre grenouille, sur laquelle nous avons étudié, le 25 janvier 1898, l'effet du parfum de la violette, eut également une accélération du rythme respiratoire, mais ne parut pas être incommodée beaucoup par cette odeur.

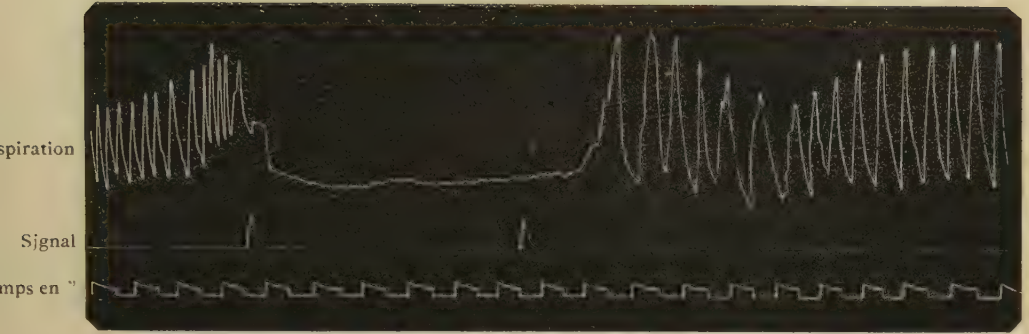
C'est que le jicky, il faut le dire tout de suite, est un parfum très pénétrant, qui contraste absolument avec l'odeur discrète de la violette.

Un autre parfum, lourd et pénétrant, le corylopsis du Japon, produit des effets comparables à ceux du jicky. Nous l'avons essayé sur le crapaud.

Un énorme crapaud, placé dans une atmosphère de corylopsis du Japon, eut une accélération brusque du rythme respiratoire, puis une diminution progressive, jusqu'au moment où cessa l'expérience. Nous relatons plus loin *in extenso* ces intéressantes expériences (Voir *Toxicité générale*).

Lapin. — Nous avons obtenu, avec cet animal, des résultats très concluants. Voici quelques tracés résultant d'une expérience faite sur un lapin, le 24 février 1898. Sur ce même lapin, nous avons répété l'expérience classique de l'arrêt respiratoire par inhalation de chloroforme. Par la comparaison du tracé de cette expérience avec ceux que produisent les parfums, on voit qu'il s'établit une gamme d'irritation nasale et olfactive allant d'une modification très légère de la respiration, à peine appréciable (ambre ducal), jusqu'au phénomène de défense traduit par l'arrêt brutal et immédiat de l'inhalation chloroformique en passant par des modifications plus ou moins accentuées (violette, héliotrope, etc.).

TRACÉ I



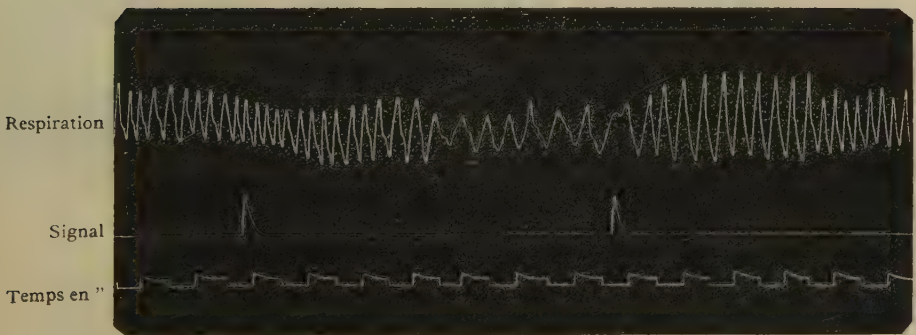
Lapin. Inhalation de chloroforme.

Arrêt respiratoire immédiat en expiration.

La ligne ascendante représente ici l'inspiration.

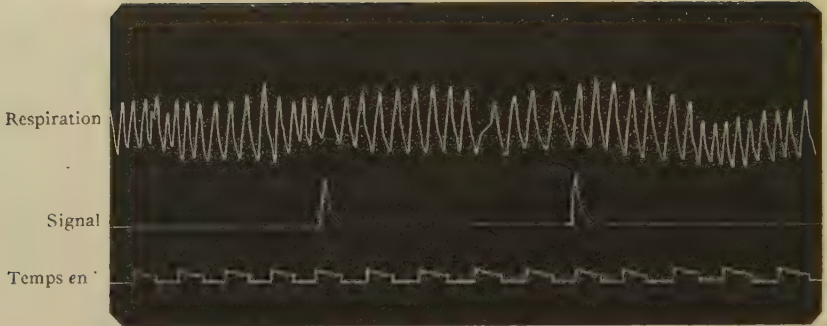
La ligne descendante représente ici l'expiration.

TRACÉ II



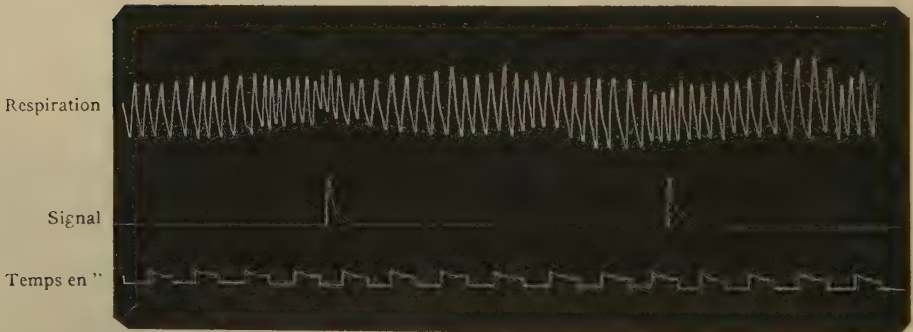
Lapin. Verveine Guerlain : Les modifications respiratoires sont assez prononcées.

TRACÉ III



Lapin. Héliotrope Lenthéric : Modifications respiratoires moins accentuées.

TRACÉ IV



Lapin. Ambre ducal Piver : Modifications à peine sensibles.

Si l'on rapproche l'arrêt respiratoire dû au chloroforme chez le lapin des tracés suivants, on peut tirer les conclusions que voici :

Les parfums produisent des variations respiratoires qu'on peut rapprocher de celles que cause le chloroforme, mais

toutefois bien moins accentuées. Ces variations diffèrent avec les parfums employés ; les uns ont plus d'action que les autres : l'héliotrope est plus actif que l'ambre ducal, mais il est moins actif que la verveine.

Enfant. — Dans nos expériences sur l'enfant et l'adulte, nous avons pris simultanément le tracé vasculaire (pouls total) et le tracé respiratoire. [Cf. pour technique détaillée, aux travaux faits dans le laboratoire de M. Pachon par nos camarades : Dr F. L'Herminier, *Etudes pléthysmographiques en psycho-physiologie* (Th. Bordeaux 1897), et Dr M. Guibaud, *Influence de la musique sur la circulation et la respiration* (Th. Bordeaux 1893).]

Camille B..., neuf ans.

Cette expérience nous a donné une réaction circulatoire et respiratoire à peine appréciable pour ne pas dire nulle, surtout si on la compare aux expériences que nous avons faites sur l'adulte. C'est pour cela que nous ne reproduisons pas ici ces tracés, qui sont d'ailleurs conservés dans les Archives du laboratoire de physiologie de M. le professeur agrégé Pachon.

Les conclusions que nous avons tirées de cet expérience sont celles-ci :

L'enfant n'a pas un organe olfactif adapté à la perception raisonnée des odeurs ou des parfums. Cette idée cadre très bien avec la théorie générale que nous défendrons dans le chapitre suivant, du parallélisme du développement de la fonction olfactive avec celui de la fonction de reproduction. Là où celle-ci manque, celle-là n'est qu'imparfaitement développée ; c'est précisément le cas de l'enfant (Voir *Chapitre IV*).

Adulte. — Chez l'adulte, nos expériences nous ont permis de constater des réactions produites, sous l'influence de la simple inhalation de parfums, dans l'appareil circulatoire et respiratoire.

Pour éviter tout phénomène d'ordre intellectuel ou émotif autre que la sensation propre due au parfum, nous avons fait

nos expériences toujours sur des individus aux yeux bandés, et auxquels on présentait à sentir, sans avertissement préalable, à un intervalle suffisant de distance, successivement chacun des parfums que nous possédions (héliotrope, verveine, violette, ambre, œillet blanc, corylopsis, jicky, verveine, etc.).

Le calme le plus grand était observé dans le laboratoire au cours des expériences.

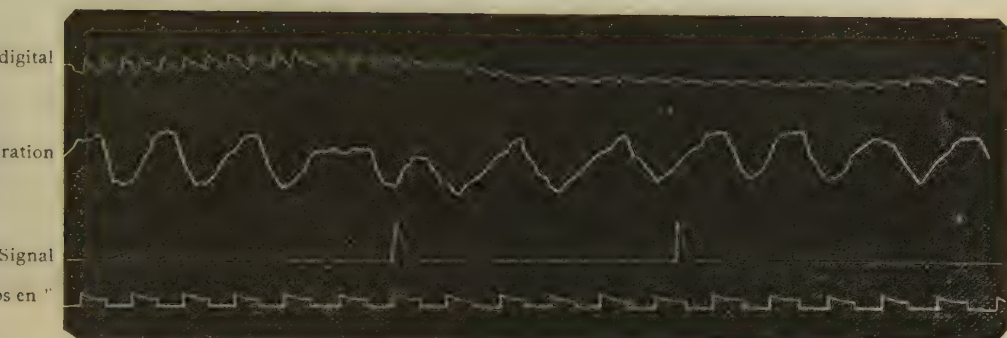
A) Respiration. — Les phénomènes réactionnels consistent en des modifications dans le rythme et dans l'amplitude. La respiration est ralentie et plus profonde. Les mouvements d'inspiration et d'expiration se font avec une lenteur très marquée par rapport à l'état normal.

L'intensité de la réaction respiratoire varie avec les parfums employés. On peut établir pour trois d'entre eux la gamme ascendante suivante : ambre, violette, héliotrope.

B) Circulation. — La réaction circulatoire présente à considérer une vaso-constriction périphérique, nettement indiquée dans nos tracés pléthysmographiques qui représentent le pouls total de la main droite. Cette vaso-constriction varie en intensité avec les divers parfums. Ces variations se font dans le même sens que celles de la réaction respiratoire. Le pouls diminue d'amplitude, prend les caractères de pouls à forte tension par rapport aux pulsations précédentes.

Les tracés que nous publions maintenant vont d'ailleurs rendre compte, mieux que tout discours, des modifications apportées à la respiration et au pouls sous l'influence des parfums.

TRACÉ V



Dr Paul L..., vingt-deux ans. — *Héliotrope Lenthéric.*

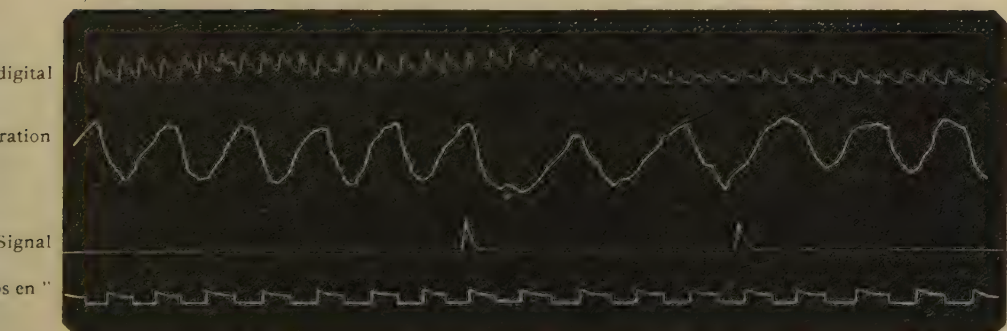
Ralentissement du rythme respiratoire.

Vaso-constriction périphérique très nette.

La ligne ascendante représente ici l'expiration.

La ligne descendante représente ici l'inspiration.

TRACÉ VI

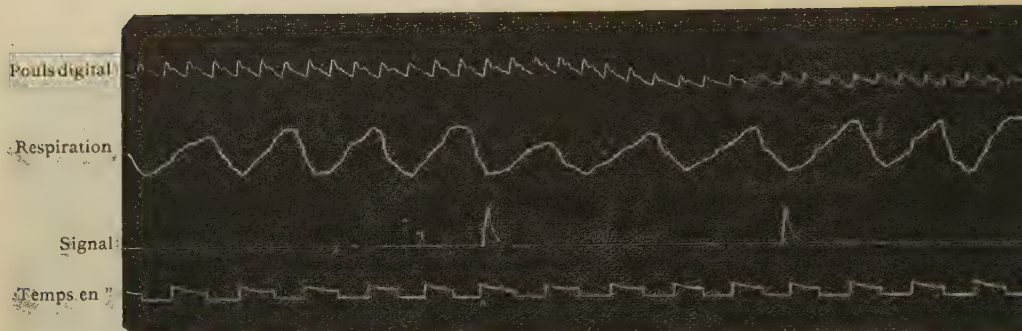


Même sujet. — *Violette Lenthéric.*

Ralentissement moindre du rythme respiratoire.

Vaso-constriction périphérique moins nette.

TRACÉ VII



Même sujet. — *Ambre ducal Piver*.

Réactions respiratoire et circulatoires moins accentuée que dans les cas précédents.

Conclusions. — L'héliotrope blanc est, de ces trois parfums, celui dont l'action sur l'organisme du D^r Paul L... est la plus active ; l'ambre ducal n'a qu'une faible action sur ses appareils respiratoire et circulatoire ; la violette se classe, pour lui, entre les deux parfums précédents.

En résumé, nous dirons comme Ch. Henry ⁽¹⁾, qui s'est occupé antérieurement à nous des modifications respiratoires dues à l'inhalation des parfums : « L'odeur a une influence spécifique, dynamogène ou inhibitrice des mouvements respiratoires. »

Nous pouvons dire de plus que l'inhalation des parfums exerce également un retentissement spécifique sur la circulation pour déterminer des phénomènes vaso-moteurs périphériques dont le sens s'est montré, dans nos expériences, une vaso-constriction ⁽²⁾.

(1) Ch. HENRY, Influence de l'odeur sur les mouvements respiratoires et sur l'effort musculaire (Soc. Biol., 1891, p. 443).

(2) On pourra enfin consulter sur ce sujet SHIELDS, The effects of odours irritat vapours, and mental work upon the blood flow (*Journ. of experim. medicin.*, 1896).

Influence des odeurs et des parfums sur le système nerveux.

— Cette influence est incontestable, l'action des parfums, bien-faisante dans le plus grand nombre des cas, peut, si elle est prolongée ou trop vive, devenir nuisible et même néfaste : nous citons de nombreux exemples de cette action néfaste dans le cours de notre travail (Voir Chap. V, *Des dangers des substances odorantes*).

Nous avons pu nous-même observer les faits suivants :

Un de nos très proches parents éprouve un plaisir extrême à se promener dans des jardins parsemés de fleurs ; aussitôt que ces mêmes fleurs sont mises dans ses appartements, il ne peut supporter leurs émanations.

Quant aux parfums, ils lui procurent presque tous de violents maux de tête.

Nous avons occasionné deux fois, chez ceux de nos amis qui ont bien voulu se prêter à nos expériences, des céphalalgies assez intenses, après leur avoir fait flairer de très près pendant près d'une heure les parfums les plus divers.

Recherches sur la toxicité générale des parfums. — Voici quelques-unes des expériences que nous avons faites pour rechercher la toxicité générale des parfums.

EXPÉRIENCE I

Le 15 janvier 1898, animal en expérience : grenouille. — Poids, 18 grammes. — Température ambiante 20°. — Parfum employé, jicky Guerlain. — Heure du début de l'expérience, 1 h. 55.

Injection dans le sac lymphatique gauche de 1/10 de centimètre cube de jicky.

Au bout d'une demi-minute, état d'inquiétude, perte de la force musculaire.

Au bout d'une minute, état paralytique.

Les réflexes cutanés sont abolis à l'excitation mécanique; le pincement, la piqure de la peau et des membres ne produisent pas de réaction de l'animal.

A l'ouverture de la poitrine on voit que le cœur continue à battre.

Nerf sciatique droit : excitation induite forte, pas de secousse musculaire.

Les membres antérieurs excités par le courant (le n° 12 de la bobine à chariot) répondent par le retrait des pattes antérieures. L'excitation induite (le n° 15), promenée le long de la colonne vertébrale, provoque des mouvements de réaction de la tête et des membres antérieurs.

A 2 h. 30, le cœur bat toujours.

A 2 h. 50, le cœur bat encore, plus faiblement.

3 heures. L'excitation induite (n° 15) ne provoque plus de mouvements de réaction de la tête et des membres antérieurs; il faut employer le n° 9 pour avoir une réaction moins vive que la précédente, réaction qui se propage aux membres postérieurs.

La partie de la moelle correspondant au plexus brachial est particulièrement excitable.

3 h. 20. Mêmes phénomènes avec le n° 6 de la bobine à chariot. Le cœur se remet à battre plus fort.

4 heures. Le cœur est arrêté en diastole. Il contient un sang noir, très veineux.

EXPÉRIENCE II

Le 15 janvier 1898, animal en expérience : grenouille. — Poids, 12 grammes. — Température ambiante, 20°. — Parfum employé, jicky Guerlain. — Heures du début de l'expérience, 2 h. 15.

2 h. 15. On place une grenouille très vivace sous une cloche contenant un volume d'air évalué environ à un litre. On suspend dans l'intérieur de cette cloche du coton imbibé de 1/10 de centimètre cube de jicky. Au bout de trois minutes, l'animal est mis sous une cloche contenant de l'air pur.

2 h. 25. La grenouille a perdu tout mouvement et presque toute sensibilité. Si on la pique avec une aiguille, elle réagit à peine.

2 h. 30. Paralyse; perte de la motilité; état indifférent.

2 h. 45. La sensibilité reparait. L'animal, pincé, retire assez lentement sa patte.

2 h. 50. Hyperexcitabilité sous l'influence d'un courant induit (n° 15 de la bobine à chariot de Dubois-Reymond).

3 h. 15. La grenouille revient peu à peu à son état normal.

3 h. 30. Injection de un 1/2 milligramme de jicky.

4 heures. Le cœur s'arrête en diastole.

Le jicky, injecté sous la peau, a donc présenté dans nos expériences sur la grenouille une toxicité considérable, qui s'est traduite par une résolution générale et immédiate de l'animal, parésie et relâchement des membres, avec perte des réactions sensibles aux excitations ordinaires. Le cœur a résisté davantage. Le jicky exerce donc surtout son influence sur le système nerveux. L'examen de l'excitabilité du nerf sciatique démontre que cette influence porte aussi bien sur le système nerveux périphérique que sur le système nerveux central.

EXPÉRIENCE III

Lé 25 janvier 1898, animal en expérience : grenouille. — Poids, 18 grammes. — Température ambiante, 20°. — Parfum employé, violette (Lenthéric). — Heure du début de l'expérience, 3 h. 14.

3 h. 14. On place une grenouille très vivace sur une assiette, sous une cloche d'un volume d'air égal à un litre environ. On suspend dans l'intérieur de cette cloche du coton imprégné de 1/10 de centimètre cube de violette Lenthéric.

Pour empêcher tout échange d'air de l'extérieur dans la cloche, de l'eau est versée dans l'assiette de façon à faire baigner complètement la base de la cloche. La grenouille respire normalement.

3 h. 20. La grenouille ne manifeste aucun signe de gêne, sauf une respiration un peu accélérée.

3 h. 25. Pas de modifications extérieures manifestes. Toujours accélération de la respiration.

3 h. 30. La grenouille fait quelques mouvements, a quelques ressaits.

Si l'on pousse le tampon de ouate entre ses narines, il se passe un phénomène d'ordre réflexe assez curieux : quoique le tampon ne touche pas ses narines, elle le repousse avec une patte, puis avec l'autre.

Cette grenouille, excitée et tourmentée, réagit assez mollement, quoiqu'elle fût très vivace au début de l'expérience.

3 h. 35. Cessation de l'expérience. Respiration accélérée.

On voit que, dans cette expérience, l'essence de violette n'a pas occasionné des phénomènes de toxicité comparables à ceux que provoque le jicky. C'est ce qui ressort nettement de l'expérience suivante, faite sur la même grenouille.

EXPÉRIENCE IV

Le 25 janvier 1898, animal en expérience : la grenouille précédente.

Parfum employé, violette Violet. — Heure de l'expérience, 3 h. 40.

Injection de 1 millimètre cube d'essence de violette.

L'animal ne paraît pas souffrir de cette injection ; il réagit, aussi bien qu'avant l'injection, à la piqûre causée par un fil de cuivre.

La respiration est beaucoup plus accentuée que pendant l'expérience de simple absorption respiratoire.

Aucune autre particularité à signaler.

On voit que, dans ces deux expériences, l'essence de violette n'a pas occasionné des phénomènes de toxicité comparables à ceux que provoque le jicky.

EXPÉRIENCE V

Le 17 mai 1898, animal en expérience : crapaud. — Poids, 60 grammes.
— Température ambiante, 20°. — Parfum employé, corylopsi Piver.
— Heure du début de l'expérience, 5 h. 25.

On emploie, pour cette expérience, le même dispositif que pour les Expériences II et III.

La dose de parfum employée est d'environ 1 centimètre cube.

5 h. 25. Dès les premières inspirations, l'animal paraît anxieux, gêné. Respiration : 152 à la minute.

5 h. 30. L'animal s'agite sous la cloche.

5 h. 40. Respiration : 126 à la minute.

5 h. 45. Nouvelle dose de parfum.

Le crapaud ne fait pas d'autres mouvements que les mouvements respiratoires.

5 h. 55. Respiration : 80 à la minute.

Il ne réagit plus aux excitations extérieures.

6 heures. Cessation de l'expérience.

Au bout d'une minute à peine, l'animal s'agite lentement, ce qui dénote, sinon une cessation, du moins une atténuation de l'influence du parfum.

Le corylopsi, parfum lourd, semble donc, d'après cette expérience, doué d'une certaine influence toxique capable d'amener de la stupeur et de la gêne respiratoire notables.

EXPÉRIENCE VI

Le 15 juin 1898, animal en expérience : grenouille. — Poids, 45 grammes. — Température ambiante, 20°. — Parfum employé, verveine Guerlain. — Heure du début de l'expérience, 11 heures matin.

11 heures. On met l'animal sous une cloche contenant un volume d'air d'environ deux litres. On suspend dans la cloche un tampon de coton imbibé de quelques gouttes de verveine.

Respiration avant le début de l'expérience : 120. Respiration deux minutes après le début : 140.

L'animal a de violents et très fréquents soubresauts.

11 h. 4. Respiration : 200 à la minute.

11 h. 12. Injection sous-cutanée de un 1/2 milligramme de verveine.

11 h. 22. L'animal est très affaibli et ne réagit pas à la piqure produite par une tige de fer.

EXPÉRIENCE VII

15 juin 1898, animal en expérience : grenouille. — Poids, 20 grammes.

— Température ambiante, 20°. Parfum employé, verveine. — Heure du début de l'expérience, 11 h. 15.

11 h. 15. On injecte à cette grenouille une dose d'un 1/2 milligramme de verveine.

11 h. 22. L'animal est inerte et meurt quelques minutes après.

L'essence de verveine est, comme le jicky, un parfum très pénétrant et d'une grande puissance d'expansion. On voit combien les effets sont différents de ceux produits par l'essence de violette et combien ils varient aussi selon le poids de l'animal qui les subit.

CHAPITRE IV

Influence des odeurs et des parfums sur le sens génésiqne.

« Le doux parfum d'un cabinet de toilette
n'est pas un piège aussi foible qu'on pense.
(J.-J. ROUSSEAU, *Emile*.)

Rapport des odeurs avec la reproduction.

Des odeurs dans le règne végétal.

Des odeurs dans le règne animal.

Perversion sexuelle chez l'animal, ayant pour cause
une erreur de l'odorat.

Des odeurs dans l'espèce humaine.

Influence des parfums sur le sens gènesique de l'homme.

CHAPITRE IV

Influence des odeurs et des parfums sur le sens génésique.

Lorsque nous con  mes, il y a deux ans, le projet d'une étude de l'influence des parfums sur l'acte de la reproduction, nous eûmes l'idée d'écrire à M. Emile Zola, et de poser à l'illustre écrivain social les questions suivantes :

L'homme est-il aussi facilement influencé que l'animal par les sensations que lui fournit son odorat, pour ce qui a trait à leurs rapports avec l'acte sexuel ?

Cette influence des parfums, en admettant qu'elle existe, est-elle également manifeste pour toutes les classes de la société, pour toutes les catégories de gens dont elle se compose ?

Les personnes « neuves » en amour, mais sensées et intelligentes, les personnes «  clair  es » sur l'amour, mais d  prav  es, et enfin les « simples », tels que le paysan ou le citadin possédant un bien-être matériel ou moral inférieur, tous ces types différents sont-ils également impressionnés par les mêmes odeurs ?

Ou bien y a-t-il chez l'homme et chez la femme un rapport entre leur niveau intellectuel et social et le parfum qui les séduit ?

L'homme éprouve-t-il plus de plaisir à se trouver en relation avec une femme parfumée que n'en éprouve une femme en constatant chez un homme l'usage de parfums ? Ou si l'on

veut, quel est celui des deux individus qui préfère le parfum chez l'autre sexe ?

Enfin, l'usage des parfums est-il chez l'homme synonyme d'intelligence, en même temps que d'« *efféminisation* », de dépravation ?

Y a-t-il un rapport entre le degré intellectuel d'une femme et son parfum préféré ?

M. Zola a bien voulu répondre à nos questions, et c'est sa réponse que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. (*Voir ci-contre*, p. 61).

Dans cette lettre, M. Zola émet une très grande idée philosophique, en faisant du sens de l'odorat « un des pièges par lesquels la nature prend le mâle, pour assurer la propagation de l'espèce. »

C'est sur cette phrase que repose tout l'édifice de ce chapitre. Nous nous proposons, en effet, de montrer que l'emploi des parfums dans l'espèce humaine est une dérivation d'un besoin physiologique inhérent aux êtres vivants et indispensable à la reproduction et à la conservation de leurs espèces.

Après avoir développé le rôle des odeurs chez les végétaux, les animaux et l'homme, dans leurs rapports avec la reproduction, nous traiterons du rôle des parfums chez les animaux et particulièrement chez l'homme. Enfin nous donnerons quelques exemples de perversions sexuelles rattachées à l'organe de l'odorat, et qu'on a observées non-seulement chez l'homme mais même chez les animaux.

Rapport des odeurs avec la reproduction.

Des odeurs dans le règne végétal. — Ce rôle des odeurs est manifeste dans les végétaux, et ceux qui ont voulu l'observer ont découvert là des choses extrêmement curieuses et intéressantes.

Paris, 22 janv. 92

Hélas! monsieur, vous me posez
des questions trop nombreuses et trop
complexes pour que je puisse y répon-
dre. Mes quelques observations n'ont porté
que sur l'odeur ~~par~~ naturelle, particu-
lière à la femme. Elle est très variable
selon les sujets, et j'en suis convaincu
que parfois elle a, sur le sens gènesi-
que, une influence considérable, qui
explique certaines grandes passions.
Il est certain que le sens de l'odo-
rat est un des pièges par lesquels
la nature prend le mâle, pour
assurer la propagation de l'espèce.
Voyez chez les animaux, à l'époque
du rut; et j'ajouterai, voyez chez
les hommes, bien que des observa-
tions précises manquent ici com-
plètement. Rien que sur cette
matière, il y aurait un livre à
écrire.

Naturellement, si l'instinct, ^(entre en jeu)

il peut y avoir perversion de l'instinct, et nous ~~avons~~ ~~ici~~ voici donc votre sujet. Les parfums artificiels sont certainement, comme la parure, une oeuvre de tentation de la femme sur le mâle. Cela peut aller, de part et d'autre, jusqu'à l'exagération morbide. La perversité, la monstruosité sont au bout.

Je crois, en effet, que la femme se parfume plus que l'homme, et même qu'elle se pare davantage; et il paraît prouvé aussi qu'à mesure que l'intelligence s'élève, le raffinement augmente et tourne à la perversité. Si l'odorat a ses monstres, je crois pourtant qu'ils peuvent se produire dans toute la classe.

Cordialement.

Emile Zola

On a attaché une plus grande importance à la diversité et à la richesse de coloration des fleurs qu'aux agréables senteurs dont elles parfument l'air environnant.

Ainsi, M. Charles Richet, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mars 1891, écrivait dans ce sens :

«..... Chez les plantes phanérogames, tantôt la fleur porte les deux cellules, mâle et femelle, tantôt, au contraire, chaque fleur est, soit mâle, soit femelle ; et comme le contact du pollen (cellule mâle) avec l'ovule (cellule femelle, n'est pas toujours assuré, il a fallu des procédés extrêmement détournés pour que cette union, nécessaire à la vie de l'espèce, soit presque toujours réalisée.

» L'illustre Darwin a montré que les couleurs éclatantes des corolles florales, qui entourent les cellules mâles et femelles, attirent de très loin les papillons et les insectes. Alors ces animaux agiles et remuants se promènent sur toutes les parties de la fleur, et, avec leurs pattes, leurs ailes, leurs trompes, leurs antennes, répandent sur les cellules femelles le pollen fécondant.... »

Cette théorie est très séduisante, elle est même très juste, mais elle ne suffit pas à expliquer le mode de fécondation d'un assez grand nombre de plantes qui n'ouvrent leurs pétales que la nuit. Et cependant ces plantes sont visitées par des insectes nocturnes, dont l'organe de la vision, bien qu'adapté à l'obscurité, ne suffirait pas à les conduire souvent à de grandes distances de leurs refuges.

Ces plantes, dont nous avons cité certains spécimens au Chapitre II de notre travail, portent des fleurs aux arômes très subtils, et c'est grâce à ces effluves que les papillons de nuit peuvent, en voltigeant de l'une à l'autre, favoriser leur fécondation.

C'est un fait connu des botanistes, que les fleurs une fois fécondées perdent leur arôme avant de quitter leurs éclatantes parures ; nous verrons plus loin que, l'époque du rut passée, les animaux n'exhalent plus une odeur aussi forte que pendant cette période, nécessaire à la reproduction des espèces.

Virey ⁽¹⁾ avait énoncé ainsi les remarques comparatives qu'il avait faites à ce sujet :

« La plupart des animaux qui puent eux-mêmes recherchent des puanteurs analogues aux leurs, surtout à l'époque du rut, temps où tous les animaux répandent le plus d'odeur (laquelle sert à attirer les sexes entre eux) ; de même les plantes, pour la plupart, n'exhalent leurs parfums les plus délicieux qu'au temps de leur floraison, et par leurs fleurs principalement, comme les animaux portent aux organes sexuels leurs glandes odoriférantes. Il paraît donc que le développement des odeurs chez les corps organisés a lieu surtout par l'acte de la fécondation et dans les parties mêmes qui y concourent ; tellement qu'après cet acte, la plante déflourie, l'animal qui a mis bas n'ont plus les mêmes odeurs. »

Des odeurs dans le règne animal. — Les animaux répandent des odeurs qui s'exhalent de leurs corps non-seulement pendant la vie, mais encore après la mort, jusqu'à ce que la putréfaction, accomplissant son œuvre, y ait substitué son odeur infecte, la même pour tous.

L'odorat de l'homme est trop imparfait pour distinguer ces différences, mais elles ne trompent pas les animaux qui, comme le chien, ont un organe olfactif subtil.

Certaines de ces odeurs sont des moyens de défense adaptés à la lutte pour la vie. On en trouve quelques exemples chez les insectes. Ainsi les staphylins, et en particulier le *Staphilinus olens*, ont à l'extrémité de l'abdomen deux vésicules rétractiles qui laissent exhaler une humeur spéciale, d'une odeur de citron dans plusieurs espèces, et qui empêche les oiseaux de les saisir pour les dévorer.

Les coccinelles, la chrysomèle du peuplier, ont aussi des glandes semblables, qui, dans les premières, donnent un liquide dont l'odeur est celle du malate de fer.

(1) *Bulletin de pharmacie*, 1812.

L'*Hemerobius perla*, dont la larve est si connue sous le nom de *lion des pucerons*, porte une odeur d'excréments et en imprègne les mains qui l'ont touché; celle des *Reduvius Acanthiae* et de tant d'autres espèces de punaises est aussi insupportable.

Chez les animaux d'ordre plus élevé, on trouve aussi de remarquables exemples de cette odeur forte et repoussante appropriée à la défense de l'animal.

Nous avons déjà cité, à la fin de notre Chapitre II, les mouffettes (animaux de la famille des martres ou des genettes) qui répandent une puanteur exécrable dont elles ne font guère usage que pour arrêter la poursuite de leurs ennemis.

« Tels sont encore le coati noirâtre de Buffon, *Viverra nasua* de Schroeber, le coase, *Viverra vulpecula*, le conepate, *Viver. putorius*, le chinche, *Viver. mephitis*, qui puent horriblement, ainsi que plusieurs autres, qu'il est superflu de rappeler ici.

» Le genre des coatis présente aussi quelques espèces fétides, comme le blaireau, ou plutôt la genette puante du Cap de Bonne-Espérance, et le glouton, *Ursus gulo*, qui lâchent leurs odeurs, ainsi que le putois et le renard, contre les chiens qui les poursuivent. Elles diminuent considérablement, au reste, par la mort de l'animal, parce qu'elles cessent d'être sécrétées » (Virey).

Mais le principal rôle des émanations animales est d'assurer la reproduction, en favorisant d'abord la recherche des femelles, en avertissant les mâles que l'époque de la fécondation est arrivée, et ensuite en excitant les mâles à remplir leurs fonctions de fécondateurs.

L'odeur dégagée par les insectes est-elle vraiment un excitant qui favorise la copulation? Nous ne voudrions pas l'affirmer. Il est plus probable qu'elle agit sur leur instinct; l'acte de reproduction est presque aussi essentiel que celui, plus immédiat, de la nutrition; nous en prenons pour témoins les désordres qui se produisent chez les animaux,

même domestiqués, lorsqu'on met un obstacle à l'accomplissement de leurs fonctions génésiques, désordres dont nous parlerons plus loin.

Que ces odeurs soient un simple avertissement chez les insectes ou les animaux inférieurs, ou qu'elles agissent sur leur système génital, on en jugera par la suite ; mais pour les animaux supérieurs, les mammifères par exemple, nous croyons pouvoir affirmer qu'elles jouent un rôle plus efficace et qu'elles sont un véritable excitant de l'acte sexuel.

Voici ce que dit Charles Richet ⁽¹⁾ pour les insectes :

« ...Quand le nombre des individus est rare, comme par exemple pour certaines espèces d'insectes, êtres minuscules égarés dans d'immenses forêts, cette recherche du mâle et de la femelle n'est pas toujours facile. Mais la nature y a pourvu. Tantôt c'est par l'odeur : l'odeur pénétrante qui émane de certains papillons ou de certains scarabées se répand à de grandes distances... »

Les insectes dégagent des odeurs bien plus fortes chez les femelles aux époques propices à la fécondation ; les mâles, guidés par ces émanations, sont avertis et recherchent alors les femelles pour les féconder. Nous avons pu réunir divers exemples de cette action sur le sens olfactif des mâles.

On trouve auprès de Paris un petit papillon de nuit, le *Bombyx antiqua*, qui se tient sur les abricotiers ; les femelles sont privées d'ailes, et les mâles semblent les reconnaître à l'odeur.

Souvent les papillons mâles s'obstinent à voltiger autour d'une boîte fermée dans laquelle est une de leurs femelles qu'ils ne peuvent apercevoir. Tous les éleveurs de vers à soie ont remarqué que les mâles vont à la recherche de leurs femelles grâce à leur seul odorat. M. X..., un professeur de nos Facultés des sciences de France ⁽²⁾, a bien voulu nous expliquer les raisons de ces phénomènes.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1891..

(2) M. X... a désiré garder l'anonymat.

« Les femelles des papillons portent leur oviducte externe, organe dans lequel s'accomplit la copulation, dans le dernier anneau caudal ; avant d'être fécondées, elles font saillir cet appendice en dehors de l'anneau, et l'on peut apercevoir de chaque côté de l'appendice une tuméfaction glandulaire gorgée de sang. Cette tuméfaction émet une certaine odeur, qui a certainement pour but d'attirer les mâles, car, une fois la copulation et la fécondation effectuées, l'appendice rentre dans l'anneau caudal, les deux glandes latérales s'atrophient et disparaissent. »

Voici d'autres faits que cet éminent professeur nous a très obligeamment fournis :

« Un jour, que j'avais pris, dans mon filet à papillons, une femelle de *Bombyx quercus*, je fus escorté jusque chez moi par un grand nombre de mâles, évidemment attirés par l'odeur que répandait ma capture.

» Une femelle de coléoptère que j'avais ramassée pour mes collections m'avait tellement imprégné de son odeur, que pendant plusieurs jours les mâles de son espèce me suivirent avec obstination.

» J'eus même l'occasion d'observer un fait plus curieux : J'avais piqué, sur une planchette, un diptère de forte taille. L'insecte semblait mort, alors que ses organes génitaux possédaient encore une certaine vitalité, lorsque je fus très étonné de voir une mouche, diptère d'un ordre tout à fait opposé, venir accomplir sur cet insecte mourant l'acte de la reproduction.

» Il y avait là une anomalie aussi grande qu'il en existe dans des rapports entre un canard et une poule, par exemple. »

En effet, cette anomalie est singulière ; mais elle n'est pas unique ; nous citerons à la fin de ce chapitre quelques exemples de perversion sexuelle chez les animaux, et nous les expliquerons par des erreurs imputables soit au sens de l'odorat, soit à la surexcitation du désir génital, dénommée encore folie érotique, causée par l'absence de moyens propres à la satisfaire.

Le professeur Raphaël Dubois, de Lyon, a bien étudié ce rôle de l'olfaction dans les phénomènes d'accouplement chez les papillons (1).

Pour le hanneton, l'influence de l'odeur des femelles est manifeste. M. Boas (2) a signalé l'existence, dans le cloaque des femelles, de glandes dont la propriété excitante pour le mâle ne fait aucun doute.

De M. Ch. Féré (3) : « Le rôle de l'odorat chez le hanneton peut être illustré par l'expérience suivante : 50 hannetons mâles auxquels on avait coupé les antennes, placés dans une caisse bien aérée avec le même nombre de femelles, n'ont donné aucun accouplement en deux jours ; tandis qu'on en a trouvé 18 dans une autre caisse contenant le même nombre de hannetons intacts. »

Ce rôle des odeurs et de l'odorat est tellement adapté à la reproduction des espèces, que les oiseaux, dont l'odorat est à peu près nul, n'exhalent pas d'émanations aussi fortes que les autres animaux. En revanche, la nature, ne pouvant satisfaire le sens de l'odorat, a satisfait ceux de la vue et de l'ouïe, en les gratifiant des plumages les plus riches et les plus variés, en faisant de leurs gosiers des instruments musicaux merveilleux. Seulement chez eux, c'est le mâle qui a le rôle de l'attrait ; la femelle alors recherche en lui les qualités qu'elle estime le plus, la force et la beauté. Après les époques de fécondation, le chant cesse, le plumage tombe, et le mâle, au lieu de faire sa cour, s'occupe de nourrir sa femelle qui couve.

Dans la série des mammifères, on retrouve ces odeurs, qui s'exagèrent à l'époque du rut, et que l'on a de tout temps observées.

Virey en fait mention dans un mémoire sur les odeurs, publié en 1812.

« La plupart des parfums ou des puanteurs qui sortent

(1) Assoc. pour l'avancement des sciences, 1895.

(2) *Organe copulateur et accouplement du hanneton*. Copenhague, 1892.

(3) Société de Biologie, 27 mai 1898, n° 18.

des animaux à sang rouge et vertébrés, indépendamment des odeurs des aisselles ou de quelques autres replis de la peau, tirent leur origine d'une double poche glanduleuse qui se trouve chez presque tous les mammifères, et chez les reptiles vers l'anus, et sur le coccyx ou croupion dans les oiseaux. Les quadrupèdes, dans lesquels elles ne sont pas ainsi placées, les portent vers leurs organes de la génération, elles semblent même appartenir presque toutes à ce lieu, et c'est là qu'elles existent sous la forme de glandules miliaires dans l'espèce humaine. Les vapeurs odorantes qu'elles sécrètent semblent réellement avoir été instituées par la nature pour attirer les deux sexes à l'acte de la reproduction, puisqu'elles se développent, d'ailleurs, considérablement dans le temps du rut et qu'elles s'oblitérent, pour ainsi dire, totalement, lorsque cet état d'orgasme et de turgescence a cessé... Les animaux très odorants semblent être par le même principe très ardents en amour. »

Ces émanations des animaux vivants sont donc accrues au moment du rut ; elles sont dans un tel rapport avec l'acte sexuel que l'odeur émise par un mâle est bien moins forte lorsqu'il a subi la castration.

Les mâles, dans la généralité des espèces, sont toujours disposés à couvrir les femelles dès que celles-ci sont en rut. Pour ceux qui vivent à l'état sauvage, ce rut coïncide avec celui des femelles, et il est même déterminé par ce dernier, car la seule présence d'une femelle en chaleur suffit pour exciter au plus haut degré l'ardeur génésique du mâle.

« Chez les musaraignes, dit Darwin ⁽¹⁾, les deux sexes possèdent des glandes odorantes abdominales, cependant ces glandes grossissent chez les mâles pendant la saison des amours.

» Chez beaucoup de quadrupèdes les glandes ont les mêmes dimensions dans les deux sexes, mais leur usage est inconnu. Dans d'autres, elles sont circonscrites aux mâles,

(1) *La descendance de l'homme*, t. II.

ou plus développées chez eux que chez les femelles, et augmentent d'activité pendant la saison du rut. A cette époque, les glandes qui occupent les côtés de la face de l'éléphant mâle, grossissent et émettent une sécrétion exhalant une forte odeur de musc.

» L'odeur rance du bouc est bien connue, et celle de certains cerfs mâles est singulièrement forte et persistante... Le *Cervus campestris* n'émet pas une odeur forte avant d'avoir plus d'un an, et jamais lorsqu'il a été châtré jeune...

» Dans la plupart des cas, il est probable que lorsque, dans la saison du rut, le mâle émet une forte odeur, celle-ci doit servir à exciter et attirer la femelle. »

Les femelles, à l'époque du rut, éprouvent une excitation générale non moins vive que celle des mâles. La vulve se tuméfie et laisse suinter un fluide visqueux, parfois sanguinolent, du moins dans un grand nombre d'espèces.

« Ce fluide est très odorant ; son odeur attire les mâles souvent à de grandes distances, et leur donne les moyens de distinguer les femelles en chaleur de celles qui ne le sont pas. Qu'il soit simplement muqueux, ou roussâtre, ou sanguinolent, il devient pour le mâle qui flaire la femelle un excitant très énergique ⁽¹⁾. »

Tout le monde connaît le mouvement de la lèvre supérieure du cheval qui flaire la jument, du taureau qui s'approche de la vache ; le frémissement de tous leurs muscles indique la volupté que leur font éprouver les émanations de la femelle.

Nous avons quelques faits, bien rares, hélas ! à rapporter ici. Il est vrai que ces observations-là sont à la portée de tout le monde.

Qui n'a pas remarqué, au printemps et en automne, des bandes de chiens attachés aux pas d'une chienne ? Ceux qui peuvent s'approcher d'elle et flairer sa vulve lèchent avec avidité le liquide qui en découle. L'urine même des chiennes

(1) COLIN, *Physiologie comparée des animaux*, t. 2.

en chaleur est recherchée par les chiens, et paraît exciter leur ardeur génitale.

C'est une expérience qui court les rues, pour ainsi dire ; chacun a constaté maintes fois le fait ; de même qu'on ne voit pas les chiens poursuivre de leurs ardeurs des chiennes qui ne soient pas en chaleur.

M. le professeur X... nous racontait humoristiquement ceci : « J'ai eu en ma possession une jeune chienne de quatre mois et demi ; lorsqu'elle me suivait dans les rues de la ville, les chiens s'arrêtaient à peine un instant sur son passage, et continuaient leur chemin dédaigneusement, avec un air qui semblait dire « Trop jeune ! »

M. le professeur agrégé Pachon a eu l'obligeance de nous citer le fait suivant :

« Un jour que j'allais rendre visite à un de mes amis, j'emmenai avec moi ma chienne, que je laissai dans le couloir de la maison. Elle ne rentra à aucun moment dans l'appartement où je me trouvais, et ne fit entendre aucun aboiement. Chez mon ami se trouvait un petit chien griffon, âgé de trois ans. Au bout de quelques instants, ce chien se mit à rôder, à donner des signes d'impatience, auxquels, du reste, ni mon ami ni moi ne prêtâmes une attention particulière. On sait, en effet, que ces petits chiens sont des êtres particulièrement nerveux et capricieux ; je sortis et partis de chez mon ami. Le lendemain, celui-ci me raconta que, après mon départ, et durant toute la journée, son petit chien *Rigolo* avait présenté un état d'agitation extraordinaire. Nous eûmes vite l'explication du fait : en sortant tous les deux dans la rue, accompagnés de ma chienne, nous ne tardâmes pas à voir des chiens rôder autour d'elle. Cette chienne était en rut. »

Il avait donc suffi que cette chienne entrât dans la maison pour y laisser une odeur suffisante — car elle n'avait pas perdu de sang — pour exciter l'odorat et le sens génésique du petit chien.

Nous possédons deux chiens et une chienne ; quand la

chienne est en chaleur, elle imprègne le lieu où elle s'asseyait du liquide qui s'écoule de sa vulve ; aussitôt qu'elle se déplace, les deux chiens vont flairer et lécher la place qu'elle vient de quitter. Lorsque l'époque du rut est passée, ils ne se soucient plus de la chienne.

L'acte de l'accouplement ne s'accomplit jamais chez le chien sans que le mâle ait fortement senti et léché les parties génitales de la femelle.

On sait combien renifle le cheval.

« Le cheval, dit M. Colin ⁽¹⁾, flairer préalablement la jument au pourtour de la vulve, aux cuisses et au flanc, il hennit, relève spasmodiquement la lèvre supérieure, dilate fortement les naseaux et la fausse narine, mord quelquefois la femelle.... »

Un de nos amis a l'occasion d'aller visiter fréquemment les haras de Perpignan. Il a remarqué que les étalons accourent de fort loin vers les juments qu'on leur amène, et qu'ils refusent de couvrir celles qui ne sont pas en chaleur.

Le taureau se comporte vis-à-vis de la vache d'une façon identique.

Nous avons vu bien souvent des taureaux paître en communauté avec des vaches, sans chercher à accomplir sur elles l'acte sexuel. Passe une vache en rut, le taureau la flaire, et son appétit génital se réveille.

M. le professeur X... et son préparateur se promenaient une après-midi dans la campagne. Ils se trouvaient à proximité d'une mesure dans laquelle on avait coutume de conduire les vaches destinées à être saillies.

La mesure était séparée d'un champ voisin, dans lequel paissait un taureau, par une haie qui la masquait complètement.

Tout à coup le taureau, en proie à une agitation extraordinaire, se précipita vers eux sans cause apparente, puis les dépassant, sans même remarquer leur présence, fit irruption

(1) *Physiologie comparée des animaux*, t. 2.

dans la mesure. Tous deux s'approchèrent, et virent le taureau s'accoupler avec une vache qu'on venait d'amener.

Le taureau n'avait certainement pas vu la vache ; l'odeur seule de la femelle l'avait averti et attiré vers elle. — De plus, une fois le premier rapprochement terminé, le taureau, quelques instants après, en accomplit un second, après avoir flairé fortement les parties génitales de la femelle.

Cette odeur des parties génitales avait donc eu une influence directe et immédiate sur l'instinct génital de cet animal.

Pour le singe, qui est scientifiquement notre proche parent, il existe quelques observations. « Buffon, G. Cuvier, F. Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire ont observé sur divers quadrumanes, notamment sur les femelles des macaques, des guenons, des cynocéphales, un écoulement sanguin ou sanguinolent, qui a le privilège d'attirer et d'exciter les mâles » (Colin).

M. le professeur X... nous a encore fourni une observation inédite de cette attraction exercée par la femelle du singe sur le mâle.

« Dans une cage des singes, au Museum de Paris, se trouvaient un mâle et deux femelles, dont l'une était en rut.

» Le mâle répéta plusieurs fois sur cette dernière l'acte sexuel, mais refusa tous rapports avec la seconde femelle, malgré les avances constantes qu'elle lui faisait, probablement parce qu'elle n'était pas dans le même état que sa rivale. »

Perversion sexuelle chez l'animal, ayant pour cause une erreur de l'odorat. — Nous plaçons ici une communication de M. Ch. Ferré⁽¹⁾, d'après laquelle on voit que les perversions sexuelles imputées parfois aux animaux ont des causes bien physiologiques et ne sont que des erreurs, non pas des monstruositées proprement dites.

(1) Ch. FÉRÉ, Société de Biologie. mai 1898.

« On a cité un certain nombre de faits de rapports homo-sexuels chez les animaux ⁽¹⁾; mais ces rapports, le plus souvent incomplets d'ailleurs, ne se produisent guère entre mâles qu'en l'absence des femelles. On aurait pourtant surpris des insectes en flagrant délit de rapports homo-sexuels sans qu'on puisse en apparence accuser l'isolement sexuel. Les hannetons, en particulier, ont été accusés de pédérastie volontaire; les accouplements de hannetons mâles figurent dans les annales de la criminalité des animaux.

» J'avais déjà fait des réserves sur cette interprétation pensant que l'odeur des femelles dont peuvent s'imprégner les mâles est capable de provoquer une erreur. Cette supposition était d'autant plus probable que les expériences de Raphaël Daboïs ⁽²⁾ montrent clairement dans quelle mesure l'olfaction peut produire des erreurs de l'appétit sexuel chez certains insectes.

» J'ai réalisé la démonstration expérimentale de cette hypothèse de la manière suivante. J'ai fait recueillir un grand nombre de hannetons qui ont été d'abord séparés par sexe. Le lendemain, on mettait dans un aquarium de verre rempli de feuillage un nombre déterminé de mâles et de femelles. Les hannetons accouplés étaient mis à part, et, à mesure qu'ils se séparaient, les mâles émérites étaient placés avec autant de mâles neufs dans un récipient convenable. D'autre part, des mâles isolés au moins depuis vingt-quatre heures étaient imprégnés d'odeurs de femelles en introduisant leur extrémité caudale dans le cloaque des femelles où se déversent des glandes dont la propriété excitante pour les mâles a été signalée depuis longtemps ⁽³⁾; on plaçait ces mâles avec au-

⁽¹⁾ Ch. FERÉ, Les perversions sexuelles chez les animaux (*Rev. philos.*, 1897, XLIII, p. 494).

⁽²⁾ Raphaël DUBOIS, Sur le rôle de l'olfaction dans les phénomènes d'accouplement chez les papillons (*Assoc. pour l'avancement des sciences*, 1895, 1^{re} partie, p. 293).

⁽³⁾ J.-E. V. BOAS, Organe copulateur et accouplement du hanneton (*Oversigt over det Kgl. Danske Videnskabernes selskabs*, etc., Copenhague 1892).

tant de mâles neufs non préparés dans un récipient semblable au précédent, où on pouvait les surveiller.

» L'observation a donc porté sur trois groupes : 1° des mâles neufs; 2° des mâles neufs avec des mâles imprégnés artificiellement d'odeurs de femelles; 3° des mâles neufs avec des mâles émérîtes ayant eu récemment des rapports normaux. Les hannetons imprégnés et émérîtes étaient rendus reconnaissables par la section d'un élytre.

» Le tableau suivant montre bien le résultat de l'expérience :

	Nombre des couples en expérience.	Nombre des accouplements homo-sexuels.
1° Hannetons neufs.....	300	0
2° Hannetons neufs et hannetons imprégnés.....	208	2
3° Hannetons neufs et hannetons émérîtes.. ..	210	17

» Dans ces 19 accouplements, tous les « passifs » ont un élytre coupé, c'est-à-dire qu'ils ont été choisis par les mâles neufs parmi les imprégnés ou les préalablement normalement accouplés. Dans 2 accouplements, 1 du deuxième et 1 du troisième groupe, l'« actif » et le « passif » avaient un élytre coupé : ces exceptions prouvent seulement que la section d'un élytre n'empêche pas l'excitation sexuelle; et cet accouplement du troisième groupe montre que l'excitation sexuelle peut se reproduire chez le hanneton mâle après un intervalle de vingt-quatre heures.

» Le grand nombre d'accouplements homo-sexuels, dans le troisième groupe, semble montrer que les conditions de fatigue des hannetons qui viennent d'accomplir le coït normal les prédispose au rôle passif; mais la condition la plus favorable est la rétraction du pénis; car, comme l'avait déjà vu M. Laboulbène, et comme je l'ai vérifié, la pénétration se fait dans la gaine de la verge et non dans l'anus. Les figures de

Boas font bien comprendre comment la pénétration ne peut se faire que dans l'état de repos ⁽¹⁾.

» L'état de repos qui est mieux réalisé chez les hannetons émérites n'est pas la seule condition favorable, il faut encore que l'attention de l'animal neuf ou reposé soit appelée par l'odeur de la femelle ; il n'y a aucune victime parmi les mâles non imprégnés, soit parmi les mâles isolés, soit parmi les mâles qui vivaient avec les femelles.

» Lorsqu'on tue ces hannetons accouplés pour les conserver, il arrive quelquefois qu'ils se séparent ; cependant, en dehors de deux couples qui ont servi à la dissection, je puis vous montrer encore 13 couples homo-sexuels. Ce sont des hannetons pris au piège bien plutôt que des hannetons invertis ou criminels. Tant qu'on n'aura pas exclu les conditions qui peuvent constituer un piège, les observations des faits isolés ne pourront pas prouver la réalité de l'inversion volontaire ou instinctive dont on a accusé ces animaux ⁽²⁾. »

Des odeurs dans l'espèce humaine. — Cette relation intime des odeurs et de l'olfaction avec le sens génital est bien manifeste chez l'homme ; des observations nombreuses et précises manquent certainement à ce sujet. Pourtant la chose est tellement évidente que nous pourrions, sans témérité, nous appuyer sur le peu de faits que nous avons pu réunir. Disons d'abord tout de suite qu'une des premières manifestations de l'excitation sexuelle est la congestion de la membrane pituitaire. On ne peut pas mieux prouver l'association de l'odorat et de l'appareil génital.

Les jeunes animaux n'ont pas un organe olfactif aussi développé que les adultes, et il est en retard sur leurs autres organes des sens. Pour l'enfant, il en est de même. Jean-

(1) Strauss DURKHEIM, Considérations générales sur l'anatomie comparée des animaux articulés, auxquelles on a joint l'anatomie descriptive du *Melolontha vulgaris* (hanneton), 1828, in-4°, p. 300.

(2) Ch. FÉRÉ, Expériences relatives aux rapports homo-sexuels chez les hannetons (Société de Biologie, 27 mai 1898, n° 18).

Jacques Rousseau l'avait remarqué, et fait part de ses réflexions dans son *Emile*. Après avoir rapproché le sens de l'odorat et le sens génital, il ajoute :

« L'odorat ne doit donc pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination, que peu de passions ont encore animée, n'est guère susceptible d'émotion, et où l'on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir avec un sens ce que nous en promet un autre. Aussi cette conséquence est-elle parfaitement confirmée par l'observation; et il est certain que ce sens est encore obtus et hébété chez la plupart des enfants.

» Non que la sensation ne soit en eux aussi fine et peut-être plus que dans les hommes, mais parce que n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aisément d'un sentiment de plaisir ou de peine, et qu'ils n'en sont ni flattés ni blessés comme nous ⁽¹⁾. »

« Dans l'enfance, l'influence de l'odorat est presque nulle; dans la vieillesse, elle est faible; son époque véritable est celle de la jeunesse, de l'amour » (Cabanis).

Nous avons pu constater expérimentalement le peu d'émotivité du sens de l'odorat chez l'enfant (voir Chap. III, *Physiologie générale des parfums*).

Le sens de l'odorat est moins développé chez la femme que chez l'homme. Dans toutes les espèces, d'ailleurs, la femelle a généralement un odorat moins subtil que le mâle, puisque c'est à celui-ci qu'incombe l'obligation de rechercher celle-là.

Emet-elle une odeur particulière ? Cela est certain et indiscutable : *Odor di femina*, disent les Italiens.

Est-elle variable selon les sujets ? C'est l'opinion de Zola, et nous sommes assez partisan de cette théorie. Certaines femmes émettent une odeur plus forte que d'autres; les rousses sentent généralement plus fort que les brunes.

« Les gens à cheveux roux répandent, surtout aux aisselles, une odeur très forte, que le savant Lorry a bien re-

(1) *Emile*, t. II.

marquée ; au reste, elle est beaucoup plus alcaline, quoique moins vive, chez les personnes sèches, brunes et très velues, dans lesquelles on trouve quelque chose d'analogue à l'haleine gravative des quadrupèdes carnivores. Ceci est spécialement le caractère de la race mongole de l'espèce humaine, et des tempéraments appelés autrefois bilieux. L'ingénieux Bordeu observe que c'est une marque de vigueur et de force, surtout dans le système de la génération (1). »

M. Charles Féré (*La Pathologie des Emotions*) abonde également dans ce sens.

« Les odeurs des sécrétions cutanées varient beaucoup, suivant les individus ; les roux ont souvent une odeur plus pénétrante. Ces différences ne sont pas sans influence sur l'émotivité élective. C'est un fait qui a été noté de tout temps. « Alexandre était aimé des dames plus que les autres princes pource que sa sueur était plus odoriférante. »

Alexandre en effet dégageait, paraît-il, une odeur de musc assez prononcée.

D'ailleurs, de ce que nous ne percevons pas des différences sensibles entre les odeurs des diverses femmes, il ne s'ensuit pas que nous ayons le droit de nier ces différences. Les sauvages, dont l'organe de l'odorat est encore adapté à la conservation, sinon à la reproduction de la race, ont un odorat bien plus fin et plus exercé que le nôtre.

La femme, aux époques menstruelles, dégage, comme les femelles des animaux, une odeur plus forte que dans l'intervalle de ces époques. Poussons plus loin cette comparaison, uniquement scientifique d'ailleurs, en disant qu'elle se sent généralement plus disposée à accomplir l'acte sexuel pendant cette période.

C'est là un de ces invisibles liens qui nous rattachent à l'animal et qui nous empêchent de renier toute parenté avec lui.

Que de remarques intéressantes on ferait à ce sujet. Le

(1) VIREY, *Odeurs des animaux vivants*.

corps, chez certains individus, exhale une odeur plus forte que chez d'autres, sans que cette odeur soit pour cela désagréable. Les hommes vigoureux, qui sont en même temps les plus « génitaux », au sens physiologique du mot, ont une odeur générale plus forte que les efféminés.

Ils ne sont pas nécessairement pour cela plus ardents en amour. Les lois de la nature ont été transformées à un tel point par la civilisation et l'atavisme, que nous ne pouvons toujours généraliser de l'homme à l'animal.

Mais nous pouvons du moins pressentir que, si les humains étaient dispersés sur le globe comme le sont les animaux sauvages, les plus vigoureux, qui ont le plus d'odeur propre, auraient le privilège (au détriment des autres, mais au profit de la race) de remplir le rôle de fécondateurs.

De cette attraction par l'odeur dégagée, nous n'avons pas d'observations ; le sujet en est si délicat ! Nous sommes obligé d'emprunter à nos prédécesseurs et de puiser à des sources déjà anciennes.

« En 1572, on célébra au Louvre le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, et celui du prince de Condé avec Marie de Clèves, douée dit l'Estoile (*Journal de Henri III*, année 1574), d'une singulière beauté et bonté, et âgée de seize ans. Après avoir dansé longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, cette princesse passa dans une garde-robe, où une des femmes de la reine-mère lui fit changer de chemise. Elle venait de sortir quand le duc d'Anjou (Henri III) y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya par mégarde le visage avec la chemise qu'elle venait de quitter. Depuis ce moment, ce prince conçut pour elle la passion la plus violente, que la mort tragique de celle qui en était l'objet ne put même surmonter ⁽¹⁾. »

« Quelle n'est pas chez l'homme, dit Cloquet, l'impression électrique que produit, surtout dans la jeunesse, l'atmos-

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

phère de certaines femmes, et que la volupté ressaisit même dans les vêtements dont elles se sont dépouillées la veille ! Le fichu qui a ceint leur cou exhale un bien autre parfum que les sérails de l'Asie !

» On sait que certains hommes lascifs trouvent, dans l'influence qu'exerce le « smegma vulvæ » sur la membrane pituitaire, le principe de dispositions très érotiques, et que l'odeur de l'homme réveille chez certaines femmes ardentes le besoin du plaisir. »

De M. Descourtilz ⁽¹⁾ : « En appréciant le pouvoir de l'olfaction, on croira facilement que certains luxurieux ne peuvent entrer en jouissance, et s'acquitter convenablement du « congrès », qu'en respirant les émanations de la bouche, des aisselles et autres parties du corps de la femme qu'ils caressent. »

On se souvient que M. Zola, dans sa lettre, nous dit : « Je suis convaincu que l'odeur naturelle, particulière à la femme, a parfois sur le sens génésique une influence considérable, qui explique certaines grandes passions. »

Nous empruntons à M. Ch. Féré quelques lignes de son intéressant ouvrage : *La Pathologie des Emotions*.

« L'influence des excitations odorantes sur la fonction génésique doit être considérée comme normale, et à plus forte raison les odeurs du corps humain. Mais, chez certains individus, le rôle de l'odorat devient très prédominant, à tel point qu'en l'absence des excitations de ce sens l'activité génésique est nulle, ou que les excitations de l'odorat déterminent des impulsions irrésistibles. Cette émotivité olfactive rend compte de mésalliances momentanées ou définitives qu'on est étonné de voir faire à des hommes d'une culture élevée, mais qui sont en réalité des déséquilibrés ; elle fait comprendre comment on peut chanter Elvire et « Le Lac » et ne pas dédaigner les filles d'auberge. « Il y a des

(1) *Impuissance et stérilité*, 1831.

personnes si aveugles de leur concupiscence, qu'elles n'aimeraient pas moins Hécube qu'Hélène et Thersite qu'Achille. »

Voici un autre exemple d'excitation provoquée par l'odeur émanée de la femme :

« Il y a une vingtaine d'années, dit M. Ch. Féré, j'avais occasion de chasser souvent avec un homme déjà âgé de près de soixante ans, d'une santé robuste, sans défectuosité apparente, et dont la famille, que je connaissais presque tout entière, ne présentait pas de tares névropathiques grossières. Cet homme avait l'habitude de lutiner les filles ou les femmes, quelquefois même assez vieilles, d'une façon qui me surprenait fort. Il ne s'attaquait qu'aux femmes qui travaillaient dans les champs, en chemise à manches courtes, et il s'acharnait à elles jusqu'à ce qu'il fût parvenu à introduire sa main jusqu'à leur aisselle. Quand il avait atteint son but, que ne paraissaient pas du tout comprendre ses victimes, il s'en allait satisfait, mais pendant longtemps il portait sa main contaminée à son nez avec une expression évidente de plaisir. Après de longues hésitations, je finis par lui demander une explication qu'il me donna comme la chose la plus naturelle du monde : « C'est une odeur qui me remonte, qui me ferait faire des lieues », et il me raconta que, lorsqu'il était plus jeune, les femmes qui avaient une sécrétion fortement odorante étaient capables de lui faire faire des exploits extraordinaires, et que dans ces dernières années c'étaient les seules qui pussent obtenir quelque chose de lui. Il prétendait être capable de reconnaître la continence et le moment le plus propice pour l'attaque à fond, rien qu'aux qualités de l'odeur. Etant enfant, il aimait cette odeur sans savoir pourquoi. Toute sa vie le coryza s'est accompagné chez lui d'une excitation génitale persistante (1). »

On voit que l'homme n'est pas excité seulement par l'odeur des sécrétions annexées aux organes de la génération, mais

(1) FÉRÉ, *la Pathologie des Emotions*.

par les sécrétions cutanées en général; quelquefois même, comme dans le cas précédent, par une sécrétion locale.

L'animal a besoin, pour être poussé à satisfaire son appétit génital, de percevoir l'odeur génitale; pour l'homme civilisé, cette odeur est regardée comme secondaire. Aussi traite-t-on de pathologiques, et celui qui recherche l'odeur sexuelle et celui qui aime l'odeur générale du corps.

Or, des deux, le second est le véritable pathologique (nous nous contenterions même du mot raffiné); le premier est absolument physiologique, d'une physiologie animale évidemment; mais n'est-ce pas la mieux adaptée au but de la conservation et de la reproduction des espèces. Ces gens-là sont donc des « rétrogrades »; ils ne méritent pas le nom de pervers.

L'autre catégorie, celle des raffinés, s'éloigne davantage de l'animalité, dans laquelle l'odeur du corps de la femelle ne suffit pas à éveiller chez le mâle l'ardeur génitale. Plus l'individu s'écarte de la physiologie animale, plus son cas pathologique est compliqué. On passe alors par une gamme allant de l'individu qui s'éprend de l'odeur naturelle, de l'« odor di femina », jusqu'à celui qui recherche certaines odeurs spéciales du corps, celle des organes génitaux mise à part. Comme le dit fort bien M. Zola, « la perversité, la monstruosité sont au bout. »

Influence des parfums sur le sens génésique.

Il y a une corrélation étroite entre les parfums et les odeurs, et par là, selon nous, entre eux et le sens génésique. Leur influence sur ce sens n'est qu'une dérivation de celle des odeurs, modifiée par la civilisation et le bien-être matériel qu'elle procure.

En effet, si l'on a lu notre historique, on a pu remarquer que les peuples chez lesquels la civilisation était la plus avancée par rapport aux autres, les Orientaux, ont été les

premiers à faire usage des parfums ; on a vu également qu'aucun peuple n'a usé de ces parfums dans les premiers temps de sa genèse.

L'homme en acquerrant le bien-être, acquit le besoin de multiplier les émotions que lui fournissaient ses sens ; il apprit à se servir des parfums ; il se familiarisa avec eux et, d'une génération à l'autre, accrut son penchant naturel à les aimer.

On a remarqué que la domestication donne à certains animaux la faculté de percevoir des sensations agréables procurées par l'inhalation de parfums. Ainsi le chat, qui aime l'odeur de la valériane, odeur que l'homme trouve si désagréable, aime aussi certains parfums. Il trouve du plaisir à se frotter contre des personnes parfumées.

Nous avions dans notre chambre une petite caisse, toujours ouverte, contenant quelques flacons de parfums. Lorsque le chat de la maison pouvait pénétrer dans notre chambre, il allait flairer cette caisse et se couchait sur les flacons.

Un jour, nous versâmes, sur le rebord de notre fenêtre, quelques gouttes d'essence de verveine Guerlain. Au bout de deux ou trois minutes, le chat, guidé par son odorat (qui chez cet animal est pourtant assez faible), était venu flairer cette odeur, qui lui procurait certainement une sensation très agréable.

« L'homme, dit Cloquet, n'est pas le seul des animaux qui recherche certaines odeurs ; l'éléphant aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes ; il les choisit, il les cueille une à une ; il en fait des bouquets, et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, et semble les goûter... Les chats aiment aussi les parfums, et se laissent volontiers prendre et caresser par les personnes qui en portent. »

Chez une foule de gens, la perception de parfums crée une sensation agréable jusqu'à la volupté. Ces parfums varient avec les personnes, avec leurs tempéraments et leurs goûts, mais leur action, chez elles, est à peu près identique.

« L'odorat, dit Rousseau ⁽¹⁾, est le sens de l'imagination... Il a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi faible qu'on pense, et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter. »

Et M. Zola fait preuve d'une grande justesse d'observation lorsqu'il nous écrit : « Les parfums, comme la parure, sont une œuvre de tentation de la femelle sur le mâle. »

La profusion avec laquelle on emploie les parfums dans les maisons publiques n'a pas, croyons-nous, d'autre but.

Si nous tentons de faire une classification ayant pour base l'action des parfums sur l'instinct génésique, nous établirons les catégories suivantes :

1^{re} Personnes que les parfums prédisposent à l'acte génital (influence positive) ;

2^{re} Personnes chez lesquelles ils inhibent cet acte (influence négative) ;

3^{re} Personnes pour lesquelles cette influence est indispensable.

Les individus des deux premières catégories sont, pour nous, absolument normaux et physiologiques. La plupart d'entre eux entrent même à la fois dans ces deux catégories.

Ceux de la troisième catégorie sont des pathologiques, et méritent l'épithète de perversis sexuels.

Nous allons étudier rapidement les uns et les autres.

A) *Individus chez lesquels le parfum a une influence indirecte, positive ou négative.* — Nous avons, à ce sujet, demandé autour de nous des renseignements, et, écartant toute donnée par trop fantaisiste, nous avons choisi les cas suivants.

Un de nos amis éprouvait un plaisir extrême à trouver chez une femme le parfum de l'ambre royal. Ce parfum

(1) *Emile.*

éveillait en lui des sensations très agréables, et plus que tout autre le prédisposait à l'amour.

Un autre de nos amis préfère, chez la femme, le parfum de la violette et celui de l'iris.

Un troisième enfin était absolument inhibé par l'odeur de l'héliotrope.

Nous nous en tiendrons là pour les exemples; ils sont si fréquents, que personne ne songera à contester notre opinion.

B) *Individus chez lesquels le parfum a une influence indispensable.* — Des recherches de ce genre sont d'un ordre tellement délicat qu'il est bien difficile de citer des faits, non qu'ils soient très rares, mais le sentiment de la pudeur intervenant dans ces sortes de recherches leur oppose parfois une barrière insurmontable.

Voici pourtant un fait dont nous garantissons l'authenticité.

Un jeune homme, fiancé depuis peu, continuait toutefois à vivre avec sa maîtresse. Il la quittait, tous les soirs, pour aller faire sa cour. Mais lorsque sa maîtresse se parfumait à l'ambre royal, elle était sûre de le garder auprès d'elle, car cette influence du parfum sur les sens, de ce jeune homme était plus forte que sa volonté.

Ce fait est certainement du domaine de la pathologie.

Nous ne citons pas d'exemples de gens chez lesquels un parfum, toujours le même, est indispensable pour influencer le sens génésique. Mais nous ne doutons pas qu'il en existe.

Nous avons répété maintes fois que cette catégorie de gens comprend des individus pathologiques. Mais il est des cas où le parfum est employé pour vaincre une répugnance. Il n'a pas alors une nécessité constante, mais une nécessité accidentelle.

Ainsi un de nos amis, qui avait vécu aux colonies, nous racontait qu'il ne pouvait avoir de rapports avec une femme noire si elle n'avait pris soin, au préalable, de se parfumer pour masquer sa mauvaise odeur naturelle.

Mode d'action du parfum — Comment agit le parfum ? Est-ce par une influence directe sur le système génital, ou cette action lui est-elle transmise par l'intermédiaire du cerveau ? Nous n'avons pas fait de recherches à ce sujet.

Nous pensons, toutefois, qu'il y a chez l'homme, et peut-être même à un certain degré chez les animaux, une grande part à faire aux associations d'idées.

Beaucoup de gens savent comment ils sont arrivés à aimer tel parfum plutôt que tel autre ; c'est bien souvent parce que, à ce parfum, se rattache un souvenir qui leur est cher. Combien subissent cette influence sans en avoir jamais cherché les raisons !

Les parfums sont donc entrés dans nos mœurs, grâce aux progrès de la civilisation. Si l'on songe à la somme d'hérédité acquise depuis que nos ancêtres en ont fait usage, on trouvera naturel qu'ils puissent avoir une action sur le système génital. Sommes-nous pour cela des pervers, ou des dégénérés ? Non, à moins que dégénéré ne soit regardé comme synonyme de civilisé !

Et, disons-le tout de suite, ce n'est pas seulement au point de vue génital que l'on se souvient ! Il y a généralement un sentiment d'ordre plus élevé, et c'est en cela que l'homme, dont le cerveau a épuré les sensations, peut revendiquer sa suprématie sur l'animal.

Ceux qui nous liront seront satisfaits de voir rendre justice à l'esprit humain ; nous suivrons, en cela, les idées si sentées que Cloquet a émises il y a près d'un siècle, idées dont nous faisons part à nos lecteurs.

« L'odorat est une source abondante de plaisir. Bien certainement, il est le sens des appétits violents : les tyrans des animaux en sont la preuve ; mais, chez l'homme, il est celui des sensations douces et délicates, celui des tendres souvenirs ; il est encore celui que le poète de l'amour a recommandé de chercher à séduire dans l'objet d'une vive affection : et il en est, sous ce rapport, de l'odorat comme de toutes les autres sensations.

» On a en effet judicieusement remarqué qu'il y avait un plaisir vif attaché à tous les actes de la sensibilité dans l'économie animale : tout ce qui met les organes en mouvement sans les affaiblir procure une jouissance réelle ; l'homme a un attrait naturel pour les odeurs agréables, à peu près comme pour les sons mélodieux, les spectacles, etc.

» ... Le sens de l'olfaction ne sert donc pas seulement à notre conservation par ses liaisons avec le goût — ou le sens génésique — mais, nous le répétons, il contribue encore au charme de notre existence : la rose, le jasmin ne sont cultivés que pour nous récréer par leurs émanations ; l'art du parfumeur n'a également que ce même but ⁽¹⁾. »

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

CHAPITRE V

Histoire des parfums considérés dans la médecine.
Leurs applications. Leurs dangers.

Emploi des odeurs et des parfums en médecine.
Effets utiles des émanations odorantes.
Effets nuisibles des émanations odorantes.

CHAPITRE V

Histoire des parfums considérés dans la médecine. Leurs applications. Leurs dangers.

L'action des odeurs et des parfums sur le système génital a reçu des applications en médecine; une médication de l'impuissance par exemple repose sur l'emploi de substances odorantes. Cette thérapeutique par les parfums a été étendue à d'autres maladies d'ordre nerveux.

C'est à l'étude de cette médication, puis à celle de l'hygiène des odeurs et des parfums que nous consacrerons ce chapitre. Nous annonçons d'ores et déjà notre intention de ne pas nous étendre sur ces divers sujets, qui pourraient facilement fournir à eux seuls matière à d'intéressants travaux.

Emploi des odeurs et des parfums en médecine. — « Les odeurs produisent souvent des effets bien remarquables sur les facultés de l'entendement; elles semblent changer la nature des idées, vivifier la pensée. Qui n'a pas plus d'une fois, comme J.-J. Rousseau, éprouvé un bien-être universel, une sorte de satisfaction physique et morale, en respirant l'air de la campagne chargé des émanations des fleurs?... Plusieurs odeurs ont cette précieuse faculté d'enivrer l'intelligence ou de déterminer une légère extase, aussi bien que d'exciter les émotions de l'amour ⁽¹⁾. »

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

Cet auteur cite de nombreux cas où les propriétés des parfums reçurent des applications, principalement dans l'antiquité ; qu'on lise plutôt :

« Au rapport d'Aétius, Criton, médecin plus ancien que Galien, avait placé les parfums au nombre des médicaments et en faisait un grand usage pour exciter ou apaiser les facultés nerveuses engourdies ou irritées. Wecker regarde la fumée de l'ambre comme propre à prévenir les accès d'épilepsie, et Sylvaticus conseille de la faire parvenir dans la vulve lors de la suffocation de la matrice. Le père de la médecine avait déjà proposé avant lui, et dans les mêmes circonstances, de diriger dans le vagin, à l'aide d'un entonnoir, la vapeur du cinnamome, de la myrrhe, du cassia et des plantes aromatiques, moyen qu'il croyait propre également à démontrer la cause de la stérilité. Le même Hippocrate voulait encore que dans l'hystérie on fit brûler sous le nez des substances fétides, comme du castoreum, de la laine, des plumes d'oiseaux, tandis que simultanément on enduisait la vulve avec des huiles ou des parfums liquides de la meilleure odeur, tel par exemple que celui qu'on appelait *Netopum*, et dans la composition duquel entraient un fort grand nombre d'aromates. Certains auteurs ont recommandé l'introduction dans la vulve des vapeurs du pétrole versé par une pierre chauffée au feu. *Conrad Gessner* croit, d'après *Platearius*, que dans le même cas les pessaires de styrax calamite, d'ambre et de musc, peuvent être fort utiles ; et de nos jours un moyen analogue a été aussi quelquefois employé avec succès.

» Enfin, chez les Arabes, la matière médicale renferme une foule de parfums.

» Les fumigations odorantes ont été employées de temps immémorial, avant même que la médecine se les appropriât. Nous lisons dans l'Histoire Sainte que la fumée qui s'exhale du foie d'un poisson placé sur les charbons ardents servit au jeune Tobie, d'après le conseil de l'Ange Raphaël, à chasser de la maison de Raguel l'esprit malin qui avait étouffé les

sept maris de sa fille Sara. Par suite, ce moyen a été étendu aux propitiations et aux sortilèges.

» Qui n'a pas eu occasion de remarquer d'ailleurs, bien des fois, l'effet des odeurs fortes dans les lipothymies, et de voir avec quelle rapidité leur action rappelle la vie qui semblait s'être échappée ⁽¹⁾. »

Selon Cabanis, les émanations odorantes qui s'échappent du corps des animaux jeunes et vigoureux sont très salutaires. Cela n'a rien qui étonne, si l'on songe à l'excellente santé dont jouissent les pâtres, les vachers, les garçons d'écurie qui couchent dans les mêmes locaux que leurs bêtes. En tout cas, cela suffit à expliquer certaines pratiques employées autrefois, que Cabanis cite dans sa Physiologie.

« C'est surtout pour les vieillards languissants ou pour les malades épuisés par les plaisirs de l'amour qu'il est avantageux de vivre dans une atmosphère remplie de ces émanations restaurantes.

» Pour réchauffer le Prophète-Roi, affaibli par ses longs travaux et par son grand âge, ses serviteurs placèrent auprès de lui la jeune Sunnamite Abisag. Ce moyen devait passer pour un procédé purement hygiénique. Les livres canoniques auraient-ils pu sans cela consacrer le scandale des glaces de la vieillesse dans les bras de l'amour?

» Cappivacio conserva l'héritier d'une grande maison d'Italie, tombé dans le marasme, en le faisant coucher entre deux filles jeunes et fortes.

» Forestus rapporte qu'un jeune Bolognais fut retiré du même état, en passant les jours et les nuits auprès d'une nourrice de vingt ans, et Boerhaave disait à ses disciples qu'il avait vu un prince allemand guérir de la même manière ⁽²⁾. »

Nous avons cité ces naïfs exemples de l'application des odeurs à la médecine pour montrer qu'il n'y avait pas là un

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

(2) CLOQUET, *Loco citato*.

simple préjugé, mais bien une action réelle, plus ou moins efficace, des émanations odorantes sur l'organisme.

Cette efficacité est principalement prônée dans le traitement de l'anaphrodisie, et, comme cet énoncé est un nouvel appoint en faveur de notre théorie, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques propositions tirées d'un livre de M. Descourtilz sur l'anaphrodisie.

« *Proposition LVIII.* Dans le cas d'anaphrodisie, aux agents qui doivent plus particulièrement influencer le moral et éveiller l'imagination, il convient de joindre ceux dont l'efficacité s'exerce et se fait sentir sur le physique même; ainsi les bains froids de quelques minutes, et après eux les frictions, surtout celles faites avec des substances odorantes; les aliments analeptiques rendus excitants par l'addition de quelques condiments ou assaisonnements aromatiques, l'usage de quelques cordiaux choisis principalement dans la classe des spiritueux, et administrés avec ménagement, les végétaux aromatiques et résineux; les fruits parfumés seront employés avec avantage.

.

» *Proposition LXX.* D'après l'énumération des causes diverses qui peuvent produire l'anaphrodisie, et l'exposition des principes généraux du traitement, il est facile de s'apercevoir que les moyens à l'aide desquels on peut combattre cette affection sont nombreux, et doivent même être très différents entre eux. Il est cependant une série de médicaments dont l'action se fait plus particulièrement sentir sur les fonctions des organes génitaux. Ces médicaments ont été désignés sous le nom de spermatopées et d'aphrodisiaques, lorsqu'ils excitent ces organes; et sous celui d'hypnotiques, lorsqu'ils les débilitent ou tempèrent leur activité.

» *Proposition LXXI.* Il ne nous appartient pas de prononcer sur la vertu réelle ou imaginaire des uns et des autres, et nous nous bornons à dire que, parmi les premiers, on range les stomachiques, les aromates, les gommes odorantes, les baumes, les résines, les huiles essentielles et volatiles, les

savons, les sels volatils, les parfums, le musc, le phosphore, l'opium uni aux aromates, les cantharides, etc.

« Et que, parmi les seconds, on distingue les semences froides, le camphre, le nitrate de potasse, le nymphœa, l'agnus-castus, etc.

» *Proposition LXXIII.* Nous voyons que, parmi toutes les substances réputées spermatopées ou aphrodisiaques, on place toujours au premier rang celles qui sont pourvues d'une grande quantité de principes odorants et aromatiques, et il semble rationnel de chercher la cause de leur influence dans l'étroite et puissante sympathie qui unit entre eux les organes générateurs et le sens de l'odorat.

» *Proposition LXXXVI.* Quelques auteurs ont prodigué de grands éloges au musc, et Weichard dit avoir éveillé, par le moyen de cette substance, les organes génitaux d'un homme presque octogénaire (4). »

Mais on ne s'est pas borné à utiliser les propriétés odorantes des corps pour réveiller ou stimuler l'appétit génital de l'homme. On leur a donné d'autres applications d'ordre plus général; ainsi l'on trouve, parmi les antipasmodiques, le musc, le castoreum, l'ambre, la civette; on emploie aussi dans ce même but les gommes-résines des ombellifères (assa fœtida, galbanum, sagapenum, opoponax et gomme ammoniac). Les résines odorantes des conifères et des térébinthacées (l'encens, le bdellium, la myrrhe, le galipot, etc.) entrent dans la composition d'un grand nombre de pommades et d'onguents employés il y a trente ans pour leurs propriétés maturatives et résolutives.

Les baumes de Tolu, du Pérou, de la Mecque, le benjoin sont d'excellents expectorants en même temps que des parfums exquis.

On a mis à profit la puissance de volatilisation des parfums

(4) DESCOURTILZ, De l'anaphrodisie (Thèse de Paris 1812).

sous l'influence de la chaleur : c'est là le principe des fumigations et des inhalations, fumigations de plantes aromatiques, de baies de génévrier; exhalations d'huiles essentielles de goudron. Les vapeurs de benjoin ont apporté leur contingent salulaire dans le traitement de l'aphonie et de l'extinction de voix.

Enfin, la médecine a recours fréquemment aux huiles essentielles, tantôt pures et à l'intérieur (essences d'anis, d'amandes amères, de térébenthine, etc.), tantôt à l'extérieur sous la forme d'alcoolats. On a utilisé leurs propriétés odorantes et sapides pour masquer l'odeur et le goût de certains médicaments (eau distillée d'amandes amères, de laurier-cerise, de fleurs d'oranger, de cannelle, de tilleul, de roses, etc., etc.).

Cet aperçu montre qu'on a recherché et utilisé dans les parfums des propriétés curatives; mais bien avant déjà, l'homme, grâce à sa prévoyance et à son esprit d'observation, avait découvert dans les émanations odorantes des propriétés prophylactiques puissantes.

C'est à cet ordre d'études que nous allons conduire nos lecteurs. Nous envisagerons d'abord les cas dans lesquels les parfums sont utiles; ensuite nous citerons certains exemples d'effets nuisibles dus aux parfums, afin de mettre en garde contre ces sortes d'accidents.

Effets utiles des émanations odorantes. — Les Anciens avaient reconnu l'utilité des fulmigrations odorantes; c'est ainsi que, dans les sacrifices religieux, ils brûlaient de l'encens pour masquer l'odeur de la chair brûlée.

Sur les bûchers qui consumaient les dépouilles des morts on jetait de grandes quantités d'encens et de myrrhe. Les bois destinés à entretenir la flamme étaient choisis parmi les espèces les plus odorantes. Pour conserver leurs momies, les Egyptiens les embaumaient.

« Dans les premiers temps de la monarchie française, l'usage était de porter les morts la face découverte jusqu'au

lieu de la sépulture, et on plaçait dans le cercueil des cassolettes pleines de parfums, qui s'exhalaient à l'aide du feu (1). »

Ces fumigations avaient sans doute une autre action, dont ceux qui les employaient ne se rendaient pas compte, à savoir une action antiseptique plus ou moins active. C'est ce qui semble ressortir des faits suivants, cités par Cloquet.

« On prétend que les Hollandais ayant, par spéculation, détruit tous les girofliers de l'île de Ternate, la colonie fut ravagée par plusieurs maladies épidémiques qu'on n'y avait pas observées jusqu'alors ; les effluves odorants de ces arbres avaient neutralisé, dit-on, les effets nuisibles d'un volcan auquel on attribuait la cause de ces maladies. »

Nous avons lu quelque part qu'Ambroise Paré avait combattu une épidémie de peste à Marseille en faisant brûler dans les rues de la ville des plantes odoriférantes.

Il n'est personne qui ignore l'effet bienfaisant de l'odeur résineuse des pins et des sapins sur les personnes affligées d'une faible constitution.

Effets nuisibles des émanations odorantes. — On a remarqué l'influence fâcheuse que produisent les odeurs sur la voix des chanteurs. Marrigues (2) rapporte le cas d'une demoiselle qui perdait la voix lorsqu'on lui mettait sous le nez un bouquet de fleurs odorantes. M. Odier a observé chez une autre personne une aphonie complète causée par l'odeur du musc.

M. le Dr Joal, du Mont-Dore, rapporte dans la *Revue de laryngologie, d'otologie, etc.* du Dr Moure, 1894, de nombreuses observations de troubles de la parole causés par des odeurs, principalement par les odeurs des fleurs ; dans la *Gazette hebdomadaire de laryngologie, d'otologie et de rhinologie* du 26 juin 1897, il donne trois observations d'épistaxis dues aux odeurs. Ces cas peuvent être considérés comme d'ordre

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

(2) *Journal de physique*, 1780.

pathologique, au même titre que divers autres encore, cités dans tous les ouvrages qui ont trait aux parfums et dont voici les plus connus.

Le Dr Burton a vu, chez un malade, un accès de fièvre atteindre son paroxysme, et la douleur d'une attaque de goutte inflammatoire devenir intolérable par suite de l'action des roses du *Magnolia glauca*, apportées dans la chambre de ce malade.

Une des parentes de Scaliger tombait en syncope à la vue d'un lis et pensait qu'elle succomberait bientôt, si elle s'obstinait à en sentir l'odeur.

Schneider a connu une femme qui, aimant les autres odeurs, se trouvait mal en respirant celle des fleurs de l'oranger.

Guy Patin parle d'un médecin que l'odeur des roses incommodait ; le célèbre peintre français Vincent offrait la même particularité.

Dans l'*Ephéméride des curieux de la nature* on trouve trois observations du même genre ; l'une de Hanneman, sur un habitant de Copenhague qui, dans sa jeunesse, éprouvait des coliques lorsqu'il flairait des citrons, et sur un de ses parents que l'odeur des pommes faisait tomber en lipothymie — une autre, de Reusner, sur une jeune fille que l'odeur de la menthe faisait trouver mal, — une troisième, de Ledel, sur un marchand à qui l'odeur des roses causait une ophtalmie.

Lémery ⁽¹⁾ raconte que deux personnes, qui restèrent durant cinq ou six heures dans une chambre où il y avait des roses pâles, furent violemment purgées par haut et par bas. La plupart de ces cas peuvent s'expliquer par des associations d'idées ou des antipathies acquises à la suite de circonstances désagréables dont on a gardé le souvenir.

On doit aussi tenir compte de l'état physiologique ; la femme en état de grossesse a les sens pervertis, à un tel point que l'on a de tout temps recommandé de ne jamais

(1) Mém. de l'Acad. roy. des sciences, 1699.

placer des fleurs ou des substances odorantes quelconques dans la chambre d'une femme enceinte.

On peut mettre quelquefois de tels accidents sur le compte de la prévention ou d'un nervosisme exagéré ; en voici un cas qui n'est pas douteux :

Capellini parle d'une dame qui ne pouvait, disait-elle, souffrir l'odeur de la rose. Un jour, recevant la visite d'une de ses amies qui portait une rose, elle s'évanouit, bien que cette fleur fût artificielle.

Les odeurs dégagées du corps des êtres vivants ont des effets nuisibles, lorsqu'elles sont concentrées sous un faible volume, ou dans un espace restreint. Ainsi, lorsqu'on pénètre le matin dans une chambrée, on ressent une impression de malaise qu'on doit attribuer à l'odeur dégagée pendant la nuit par tous ceux qui l'ont habitée. On pourrait objecter que cette impression est due à la raréfaction de l'oxygène de l'air : or, presque toujours, l'oxygène contenu dans cet air est dans une proportion satisfaisante.

Il est des odeurs animales tellement puissantes qu'elles provoquent des accidents graves. Lorsqu'un chasseur enlève sur le daim porte-musc la poche qui contient la précieuse substance, il a soin de se couvrir le nez et la bouche avec un linge plié en plusieurs doubles, sans quoi il éprouve des hémorragies violentes, à cause seulement de la force de l'odeur ⁽¹⁾.

Gardanne ⁽²⁾ relate le cas de gens qui, s'étant endormis dans un grenier où l'on avait disséminé, pour tuer les rats, des racines de jusquiame noire, se réveillèrent atteints de céphalalgie et de stupeur : l'un d'eux éprouva des vomissements et une hémorragie nasale abondante. Boerhaave, en préparant un onguent dans lequel entraient la même plante, se sentit agité d'une sorte d'ivresse.

« Chez un apothicaire de Dresde, la fumée des graines de

(1) CHARDIN, *Voyage aux Indes*. — TAVERNIER, *Voyages en Perse*, 1712.

(2) *Gazette de santé*, 1773 et 1774.

jusqu'au point de combustion causa une aliénation mentale à deux individus qui la respirèrent, et chez l'un d'eux la vésanie dura plusieurs semaines et reparut même par intervalles dans le cours des années suivantes ⁽¹⁾. »

Arétée de Cappadoce assure que les odeurs fortes peuvent causer des accès d'épilepsie.

Divers naturalistes (Amoureux, Lesser, etc.) rapportent plusieurs observations de personnes auxquelles l'odeur des cantharides avait donné la fièvre. Ces personnes s'étaient endormies sous un arbre chargé de ces insectes.

La flore de la Crète possède un arbre, l'*Anagyris*, dont l'odeur produit la céphalalgie; celle du mancenillier est funeste aux voyageurs qui viennent chercher la fraîcheur sous son feuillage.

Les Espagnols de Saint-Domingue connaissent les effets malfaisants de l'arbre qu'ils nomment « Guao ».

Il existe un grand nombre de fleurs odorantes dont les émanations portent sur les nerfs une véritable irritation, et telle que, si les particules du parfum se trouvent concentrées dans une petite masse d'air, il en résulte des accidents assez graves.

« Les fleurs dont les émanations sont nuisibles sont principalement douées, dit Cloquet, d'une odeur suave et comme nauséuse; tels sont les lis, les narcisses, les tubéreuses, la violette, la rose, le sureau; tandis que celles qui répandent une odeur aromatique, comme celles de la sauge, du romarin, etc., semblent propres à ranimer l'énergie vitale.

» Il est dangereux de laisser, durant la nuit, dans les chambres à coucher, des pots ou des carafes remplis de fleurs. On a vu, sans aucune autre cause, survenir des syncopes et des asphyxies suivies de la mort.

» En 1779, on a trouvé, à Londres, une femme morte dans son lit, sans qu'on ait pu soupçonner d'autre raison de cet événement malheureux que les exhalaisons d'un grand

(1) *Ephém. des curieux de la nature*, Années 9 et 10.

nombre de lis fleuris qu'elle avait gardés dans sa chambre.

» Triller a vu une jeune fille périr de la même manière, par l'effet des fleurs de violette. Les fleurs de laurose, (*Nerium oleander*, Linn.) quoique fort peu odorantes, ont cependant pu, étant renfermées dans une chambre, donner la mort à ceux qui ont eu l'imprudence de s'y endormir. Lorsque les femmes sont disposées à l'hystérie, les émanations des fleurs de la *Malva moschata* déterminent l'arrivée des accès de cette espèce de névrose. (Amœnit academ. I). Au rapport de Jacquin, celles de la *Lobelia longiflora* causent des suffocations. On a vu également l'odeur des fleurs de plusieurs magnoliers avoir une action très prononcée sur le système nerveux; celles du *Magnolia tripetala*, par exemple, occasionner souvent des nausées..... Rosen parle d'une femme qui avait contracté de violents maux de tête pour avoir pris l'habitude de coucher sur un lit de roses éparpillées (1). »

On a objecté à tous ces faits que l'acide carbonique dégagé par les fleurs pourrait bien être le vrai coupable, et non les émanations elles-mêmes. Notre avis penchait d'abord pour cette hypothèse, mais notre conviction n'a pas tenu devant les faits rapportés par le Dr A. Chevallier, dans les *Annales d'Hygiène* de l'année 1865, t. 23.

Ces faits sont tellement intéressants, que nous avons cru devoir les reproduire ici *in extenso*.

« *Premier fait.* — Un officier en garnison à Milianah, en 1843, avait imaginé de se faire une alcove avec des branches de laurier-rose entrelacées; sa chambre était fermée hermétiquement, il s'abandonne au sommeil dans cette alcove, où le lendemain on le trouve mort asphyxié. On attribue cette catastrophe aux émanations dégagées du laurier-rose.

» Déjà, Libautius avait fait connaître qu'un individu avait succombé pour avoir laissé, la nuit, dans sa chambre des fleurs de cet arbrisseau.

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

» *Deuxième fait.* — En 1864, M. le Dr Larrue de Barry nous adressait la note suivante :

» Le 3 septembre 1844, à dix heures du soir, je me couchai dans une petite chambre, après avoir déposé sur la cheminée un bouquet de fleurs de jasmin, gros comme une orange. J'eus un cauchemar affreux et je me réveillai à deux heures du matin, tout en sueur, atteint d'une vive céphalalgie, de douleurs aux articulations des membres inférieurs et de maladie général.

» Je jetai immédiatement les fleurs hors de la chambre, que j'aérai en ouvrant la porte et la croisée. Je ne fus complètement rétabli que deux jours après.

» *Troisième fait.* — Une dame demeurant dans le quartier des Bourdonnais avait fait acheter au Quai aux Fleurs, pour enrichir une immense jardinière, les fleurs les plus fraîches et les plus odoriférantes.

» Son déjeuner terminé, cette dame se reposait dans sa chambre et elle avait fermé fenêtres et rideaux afin que sa sieste ne fût point troublée ; elle s'endormit lentement, mais ce sommeil dura si longtemps que la domestique en éprouva de l'inquiétude. S'étant approchée de sa maîtresse, elle reconnut qu'elle avait perdu connaissance et qu'elle était victime d'une véritable asphyxie.

» L'aération de la chambre et des soins médicaux firent cesser le danger.

» *Quatrième fait.* — Ce fait prouve que les émanations produites par les fruits peuvent également déterminer l'asphyxie. La veuve J..., rentière, demeurant rue du Mail, à la Croix-Rousse, à Lyon, avait acheté au marché Saint-Jean plusieurs boîtes d'abricots dont elle voulait faire de la confiture ; elle avait étalé ces fruits sur le plancher de sa chambre.

» Son fils, dessinateur de fabrique, s'étant rendu le matin chez sa mère, fut fort étonné, après avoir frappé à la porte, de ne pas recevoir de réponse.

» Soupçonnant un malheur, il jette la porte en dedans et

trouve sa mère asphyxiée et ne donnant aucun signe de vie. Un homme de l'art appelé sur-le-champ pratiqua une abondante saignée qui ramena la malade à la vie.

» On attribua avec raison cet accident aux émanations qui s'étaient échappées pendant la nuit des fruits répandus sur le plancher.

» *Cinquième fait.* — La dame Louise B..., épouse d'un des principaux négociants de Rouen, avait reçu, à l'occasion de sa fête, un certain nombre de bouquets et les avait fait porter dans sa chambre par la domestique.

» Le lendemain matin, cette dernière voulant prendre les ordres de sa maîtresse, la trouva, en entrant dans sa chambre, dans un état d'évanouissement à peu près complet; grâce aux soins éclairés d'un praticien qui n'hésita pas à attribuer à l'odeur des fleurs l'état de syncope dans lequel elle était tombée, M^{me} B... fut bientôt rétablie; néanmoins, depuis ce moment, elle se plaignit de douleurs névralgiques, qui parfois furent intolérables.

» *Sixième fait.* — M. B..., marchand épicier, avait fait provisoirement placer dans un cabinet, à l'entresol, le contenu de trois caisses d'oranges qu'il venait de recevoir. La veille au soir, Charles V..., son garçon de magasin, ayant obtenu la permission d'aller dîner à Loos, chez un de ses parents, outrepassa la consigne, de telle sorte qu'il ne revint qu'à une heure du matin.

» Comme il couchait au second étage et que pour gagner son gîte il lui aurait fallu réveiller son patron dont la chambre est au premier, il alla se coucher dans le cabinet aux oranges, dont il put ouvrir la serrure avec son couteau.

» Le lendemain matin, Charles n'était pas à son poste et M. B... fut obligé d'ouvrir lui-même son magasin, se plaignant de son garçon qu'il ne croyait pas rentré, quand un voisin l'assura l'avoir vu rentrer au milieu de la nuit. Aussitôt, l'épicier monta à la chambre du jeune homme pour le réveiller, mais il eut beau frapper, il ne reçut pas de réponse.

Il redescend et dit au voisin qu'il s'était trompé, que Charles n'était pas chez lui.

» Le voisin certifia tant et si bien qu'il était sûr de ce qu'il avançait, que B... remonta une seconde fois pour appeler son garçon. Pas de réponse ; il regarda par le trou de la serrure et s'assura qu'il n'y avait personne dans la chambre et que le lit même n'avait pas été défait. Furieux, il redescendit en passant à l'entresol devant le cabinet, il en poussa machinalement la porte... il regarda ; à son grand étonnement, il y trouva celui qu'il cherchait, mais hélas ! le pauvre diable était étendu par terre sans connaissance.

» Après une nuit assez mauvaise passée sur la paille près des oranges, le jeune homme s'était éveillé de bonne heure, en proie à de violents maux de tête qu'il attribuait au dîner de la veille ; lorsqu'il s'était levé pour sortir, ses forces l'avaient tout à coup abandonné et il s'était trouvé mal.

» M. B... voyant son garçon étendu sans mouvement s'imagina qu'il était ivre. Il le secoua pour l'éveiller, mais vainement. Il crut alors qu'il était mort et s'empressa d'envoyer chercher un médecin. Ce dernier reconnaît alors tous les symptômes de l'asphyxie ; mais, au moyen d'une saignée et de frictions, il ne tarde pas à faire recouvrer connaissance au malade.

» Grande fut la surprise de l'épicier en apprenant que c'étaient les exhalaisons des oranges étalées dans le cabinet qui avaient occasionné cet accident, dont les suites eussent été plus graves si la porte du cabinet eût été hermétiquement fermée.

» *Septième fait.* — L'odeur de certains fruits présente le même danger que le parfum de certaines fleurs. Les coings exhalent une odeur pénétrante qui peut provoquer l'asphyxie. M^{lle} Zacharie ayant acheté un grand nombre de ces fruits, les avait déposés dans sa chambre ; ses parents et ses voisins ne la voyant pas sortir pénétrèrent dans son appartement et la trouvèrent à demi asphyxiée » (Chevallier).

Quoi d'étonnant à ce que l'on observe, après cela, chez les

animaux en expérience, des phénomènes d'ordre toxique comme ceux que nous avons relatés au Chapitre III de notre travail !

Toutes ces variations de la respiration, toutes ces secousses de l'animal ne sont-elles pas dues à des troubles nerveux graves, bien proches parents de ceux qui accompagnent les intoxications ?

Ces diverses puissances de toxicité des parfums ne sont-elles pas en corrélation avec l'intensité variable des accidents produits par les fleurs ?

Aussi doit-on déplorer, si du moins ce n'est pas un vain conte, l'usage des injections sous-cutanées d'essences odorantes, ainsi que le rapporte un numéro du *Mouvement Thérapeutique et Médical* (1^{er} juin 1897) — dans un article intitulé : « Les gaités de la médecine », et auquel nous accordons l'hospitalité ici :

« On a bien raison de dire que nous sommes toujours les derniers à savoir ce qui se passe en notre maison. Sans les journaux de Londres nous ignorerions absolument une mode nouvelle qui fait fureur à Paris, — à ce qu'affirment les gazettes britanniques.

» Il paraît que le dernier « cri », parmi nos élégantes, est l'injection sous-cutanée d'extrait de violette. Par ce procédé, le corps exhalerait la délicieuse odeur d'un bouquet de violettes fraîchement cueillies.

» Nous connaissons bien les morphinomanes et les éthéromanes, mais nous n'avions pas encore eu vent des « violettomanes ».

» Et pourtant, que diable, ça se saurait, ça se sentirait même.

» Nous craignons fort que nos confrères de Londres n'aient été dupes de quelque parfumeur fallacieux. »

Ce procédé, inoffensif peut-être dans quelques cas, peut devenir fort nuisible par l'emploi général des essences odorantes ; avec plusieurs d'entre elles, ce serait même s'exposer à un véritable danger, dont on ne se doute généralement pas.

Cette manière « dernier cri » de snobisme, cette recherche de « frisson nouveau » de dégénérés et de malades doit être condamnée au même titre que l'emploi, dans un but de volupté, des injections de morphine et d'éther.

Si les parfums peuvent occasionner des troubles chez les gens qui s'en servent, ils en causent aussi chez ceux qui les fabriquent. C'est là un ordre de recherches dans lequel nous ne voulons point entrer.

M. le professeur Layet, de la Faculté de médecine de Bordeaux, a étudié les maladies des parfumeurs, et a spécialement mis au point la question du vanillisme professionnel. Nous renvoyons nos lecteurs à son article « Vanillisme » du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

CHAPITRE VI

Quelques considérations sur le rôle des parfums dans la société.

Usage des parfums dans la vie courante.

Choix du parfum : influence du sexe, de l'éducation.

Pourquoi la femme se parfume-t-elle plus que
l'homme ?

Rôle des parfums dans la société.

CHAPITRE VI

Des parfums dans la société.

Usage des parfums dans la vie courante. — L'emploi des parfums est entré totalement dans nos mœurs ; ils ont apporté à leur suite leur part du bien-être que la civilisation procure à l'homme, car ils ont augmenté le nombre de nos sensations agréables « Ce principe odorant des plantes, qui, dissous dans l'air, vient frapper agréablement nos organes et s'évapore aussitôt, cet esprit fugace et léger, cet arôme invisible et subtil des végétaux, est rendu fixe par l'industrie de l'homme, qui s'en empare au moment où il allait s'échapper des corps qui le recèlent. Pour en jouir plus longtemps, nous avons trouvé le moyen de l'arrêter, de l'emprisonner : non seulement nos vins, nos liqueurs, nos aliments en sont empreints, mais nos meubles, nos vêtements, nos habitations manifestent sa présence.

» Tout ce qui est sur nous, auprès ou autour de nous, exhale l'esprit des fleurs qui n'existe plus ; et au sein même de l'hiver, nous respirons leur parfum délicieux comme si nous étions encore aux plus beaux jours du printemps et de l'été ⁽¹⁾. »

Pour nous procurer ces jouissances, des foules de parfums ont été employés, et l'on a emprunté aussi bien au règne animal (musc, ambre, civette, peau d'Espagne, castoreum, etc., etc.) qu'au règne végétal (violette, héliotrope, cassie,

(1) CLOQUET, *Loco citato*.

oranger, tubéreuse, œillet, etc., etc.) les matériaux destinés à satisfaire les exigences de cette faveur grandissante.

Choix du parfum. — Nous avons cherché à nous rendre compte des variations opérées dans le choix de ces essences d'une époque à l'autre. Ces recherches nous ont permis de constater par exemple que, il y a deux ou trois siècles, les parfums d'origine animale étaient très en vogue. Le musc et la civette réunissaient presque tous les suffrages.

Le goût a bien changé depuis ! Est-ce bien, comme le prétend Virey, sous la seule influence de la mode que s'est opéré ce changement ?

Ou bien l'homme, plus raffiné, mieux guidé par son raisonnement et ses goûts, a-t-il voulu se différencier davantage de l'animal en délaissant l'usage de parfums qui, comme le musc, sont les odeurs naturelles de beaucoup d'animaux vivants ?

Nous ne chercherons pas à donner la solution du problème ; ces variations dans le goût sont sujettes à trop d'influences diverses et inexplicables !

Le choix des parfums varie pourtant selon certaines influences assez précises, toujours les mêmes ; en voici quelques-unes :

Influence du sexe. — Il y a, croyons-nous, certains parfums employés de préférence par la femme, comme d'autres dont l'homme a l'emploi presque exclusif.

Il est bien difficile de généraliser, mais il nous semble que la femme est portée à se servir des parfums regardés comme plus pénétrants, ce qui pourrait s'expliquer par l'acuité moindre de son appareil olfactif.

Influence de l'éducation. — Il est certain que notre sens olfactif est susceptible d'éducation au même titre que nos autres sens ; nous ne faisons pas entrer en ligne de compte cette éducation spéciale qu'il reçoit chez les parfumeurs, habitués à distinguer les aromes comme un marchand de vins apprécie, grâce à la finesse de son palais, l'âge et la qualité

des crus. Nous voulons parler du développement d'une aptitude à se perfectionner, développement que lui confère l'éducation.

Il en est des parfums comme de la musique : le choix s'épure et s'élève à mesure que l'individu a une éducation et une instruction plus achevées et plus complètes.

Chaque classe de la société a une préférence marquée pour une certaine catégorie de parfums.

Les gens des classes inférieures utilisent des parfums lourds, ylang-ylang, peau d'Espagne, patchouli, etc. ; est-ce parce qu'ils sont moins chers que les autres ou parce qu'ils répondent vraiment à leurs goûts ?

Dans les classes élevées, on préfère des parfums plus doux (héliotrope, violette, ambre, œillet, etc.).

Pourquoi la femme se parfume-t-elle plus que l'homme ?

— La femme est plus portée que l'homme à user des parfums ; elle est aussi plus portée à en abuser. Nous avons cherché à nous expliquer cette différence, et nous avons trouvé trois raisons principales, qui excusent chez la femme cette tendance à l'exagération.

D'abord, nous acceptons l'opinion que, le parfum étant comme la parure une œuvre de tentation de la femelle sur le mâle, « elle se parfume plus que l'homme, de même qu'elle se pare davantage. »

Une autre raison, bien légitime, est celle-ci : Beaucoup de femmes, aux époques menstruelles, portent avec elles une odeur fade qui peut suffire à déceler leur état. C'est par un sentiment de pudeur bien compréhensible qu'elles masquent cette odeur à l'aide de parfums.

Enfin, la femme, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, a un odorat moins aiguë que l'homme : « Plus d'une, d'ailleurs, est atteinte, dit le Dr Maurice de Fleury, de cataracte chronique et par conséquent de suppression de sens olfactif, ce qui explique l'exagération : elles se parfument comme les sourds crient. »

Rôle des parfums dans la société. — Dans la société actuelle, les parfums jouent un grand rôle. La littérature elle-même, cette littérature que l'on a qualifiée de « malsaine » ⁽¹⁾ s'en est emparée. Elle s'est servie de notre odorat comme d'un merveilleux instrument, bien propre à faire vibrer les passions humaines et elle nous a fourni des types célèbres de perversis que nous n'avons pas cités parce qu'ils sont du domaine du roman.

L'usage journalier des parfums ne doit pas être blâmé, le tout est de savoir rester dans les justes limites et de ne pas tomber dans les excès dont on trouve des exemples si nombreux dans l'histoire des parfums.

La nature nous a donné un organe capable de nous procurer des sensations extrêmement agréables. Gardons-nous de l'émousser et de tomber dans l'exagération morbide. Souvenons-nous que l'odorat a ses monstres.

Que les gens qui aiment les parfums en usent avec une grande modération ; que tous ceux qui sont tentés de « sentir trop bon » méditent le vers du poète latin :

Non bene olet, qui semper bene olet.

(1) LAYET, *Dict. encycl. des sc. méd.*, art. Odeurs ».

CONCLUSIONS

Du Chapitre premier, nous concluons que les parfums ont une origine très ancienne, et qu'on les a employés, autrefois, avec plus d'exagération que de nos jours.

Du Chapitre II, nous concluons que, malgré les diverses classifications qu'on en a faites, les odeurs n'ont pas été classées d'une manière absolue ; cette classification est d'ailleurs très difficile ; — que leurs émanations sont soumises à des influences multiples, telles que la température, l'état hygrométrique de l'air etc., etc.

Du Chapitre III, nous concluons que, d'après nos expériences, l'influence des parfums sur la respiration se traduit par une augmentation d'amplitude du rythme respiratoire, variant avec le parfum employé, et plus accentuée en allant de l'ambre ducal à la verveine, par l'intermédiaire de l'héliotrope. L'influence des parfums sur la circulation se traduit par une vaso-constriction de plus en plus nette en allant de l'ambre ducal à l'héliotrope, en passant par la violette. La toxicité générale nous a démontré que, d'après nos expériences, le jicky et le corylopsis sont plus actifs que la violette.

Du Chapitre IV, nous concluons que les odeurs jouent un grand rôle pour la conservation des espèces végétales ou animales, et que l'action des parfums sur le sens génésique n'est qu'un dérivé de l'action des odeurs sur ce sens.

Cette action des odeurs se retrouve entre autres chez les insectes (papillons, hannetons), chez les vertébrés (chien, taureau, étalon, singe), chez l'homme ; elle est nulle dans le jeune âge, et a plus d'action sur le mâle que sur la femelle.

L'action des parfums est incontestable ; toutefois elle est d'autant plus naturelle qu'elle est moins indispensable. Si elle éveille simplement le sens génésique, elle exerce son action sur des individus physiologiques ; les seuls individus pathologiques sont ceux chez lesquels elle est un besoin.

Du Chapitre V, nous concluons que ces propriétés des parfums et des substances odorantes ont reçu une application dans un des modes de traitement de l'anaphrodisie. Leurs propriétés curatives et leurs propriétés prophylactiques ont été mises à profit depuis longtemps. Au point de vue de l'usage des parfums, il est généralement bienfaisant ; quelquefois il est dangereux (exemples à l'appui).

Du Chapitre VI, nous concluons que l'emploi des parfums est très naturel chez l'homme : qu'il varie avec le sexe et l'éducation ; qu'enfin, si les parfums sont entrés dans nos mœurs, c'est une raison pour nous de veiller à ne pas tomber dans l'exagération morbide.

Vu bon à imprimer :
Le Président de la Thèse,
G. MORACHE.

Vu : *le Doyen*,
B. de NABIAS.

Bordeaux, le 7 décembre 1898.
Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur,
G. BIZOS.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- AMOREUX. — Essai sur la médecine des Arabes.
ARNHEIM. — *Arch. de physiol.*, 1894.
BALL. — La Folie érotique.
BARTHÉLEMY. — Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.
BINET. — Etudes de psychol. expérim., 1888.
BLANCHARD. — La fécondation, etc. (*Journal de l'anat. et de la physiol.*, Paris 1878).
CABANIS. — Rapport du physique et du moral de l'homme.
CAPELLINI. — Mémoire sur les effets des odeurs.
CARON. — Des causes de l'anaphrodisie.
CHARCOT et MAGNAN. — Inversion du sens génital (*Arch. de neurologie*, 1882).
CHATIN. — Les organes des sens. De l'odorat, 1880.
CHAUMETON. — Aphrodisiaque (*Dict. des sc. médicales*).
CHEVALLIER (A.). — *Annales d'hygiène*, t. XXIII.
CLAYE. — Les talismans de la beauté.
CLOQUET. — Dissertation inaugurale sur les odeurs (Paris 1875).
— De l'Osphrésiologie.
COLIN. — Physiologie comparée des animaux.
DARWIN. — La descendance de l'homme.
DÉJEAN. — Traité des odeurs.
DESOBRY. — Rome au siècle d'Auguste.
DESCOURTILZ. — De l'impuissance et de la stérilité (1833).
Dictionnaire de médecine, Odeurs, t. 45.
Dictionnaire des sciences médicales.

Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales (Olfaction).

DOPPET. — Traité du Fouet ou aphrodisiaque externe.

DUMÉRIL. — Des odeurs (Th. Faculté des sc. Paris 1843).

— Considérations sommaires sur les odeurs (*Monit. scient.*
Paris 1863).

DUPONCHEL. — Encyclopédie moderne (Art. Odeur).

Éphéméride des curieux de la nature.

ESQUIROL. — Maladies mentales.

FÉRÉ (Ch.). — La pathologie des émotions (Paris).

— Les perversions sexuelles chez les animaux (*Revue philoso-*
phique. 1897. XLIII).

FERRAND. — De la maladie d'amour (Paris 1723).

FONSSAGRIVES. — Anaphrodisie et aphrodisiaques (*Dict. encycl. des sc. méd.*).

FOURCROY. — Mémoires sur l'arome (*Ann. de Chimie*, XXVI).

FRANÇOIS-FRANCK. — Article : Olfaction (*Dict. encycl. des sc. méd.*).

GERBER. — *Gemeinverständl. Wissenschaft Vorträge.*

GIROU DE BOUZAREINGUES. — La reproduction chez les animaux domestiques.

E. DE GONCOURT. — Chérie.

GOURVITCH. — Action physiologique des parfums.

GREPLER. — Psychologie de l'odorat.

GUIBAUD (M.). — Contribution à l'étude expérimentale de l'influence de la
musique sur la circulation et la respiration (Thèse de Bordeaux
1898).

HALLER. — Éléments de physiologie.

HENNEGUY. — Comparaison de la reproduction chez les animaux et les
végétaux (*Revue scient.*, Paris 1881).

HENRY. — Société de biologie (juin 1891).

L'HERMINIER. — Études pléthysmographiques en psycho-physiologie (Thèse
de Bordeaux 1897).

Intermédiaire des Biologistes (juillet 1898)

JOAL. — *Revue d'otologie* de Moure, 1894, n° 34.

JOBERT (de Lamballe). — Génération chez les insectes (*Comptes rendus*
Acad. des sc. de Paris, 1881).

KEYWEISER. — Psychologie de l'odorat.

KIRWAN. — De l'odorat (Thèse de Paris 1808).

LAYET. — Odeurs. Vanillisme (*Dict. encycl. des sc. méd.*).

LECAT. — Traité des sensations.

LEROY. — Lettre sur l'homme et les animaux.

- LIÉBAULT. — Quatre livres secrets de médecine (1628).
- LODIBERT. — Thimiatechnie médicale (Paris 1808).
- LORRY. — Observations sur les parties volatiles et odorantes des médicaments.
- MACÉ. — Un joli monde.
- MANTEGAZZA. — La physiologie de l'amour.
— Hygiène de l'amour.
- MARC. — Impuissance (Physiologie, *Dict. des sciences médicales*).
- MASSET et CARRÉ. — Odeurs.
- MAUR. — Essai sur les causes de l'impuissance et de la stérilité.
- MILNE-EDWARDS. — Physiologie comparée.
- MONTAIGNE. — Essais.
- MOREAU (de Tours). — Des aberrations du sens génésique.
- MOREL. — Etudes cliniques.
- MOURE. — *Revue de laryngologie* (Bordeaux).
- Mouvement thérapeutique et médical*, 1^{er} juin 1897.
- NORDAU. — Entartung (Berlin 1893).
- PARÉ (Ambroise). — L. XXI.
- PATON. — Sur les parfums considérés au point de vue physiologique et commercial (*Monit. scientifique*, Paris 1873).
- PÉCHENET. — Physiologie étiologique et traitement de l'anaphrodisie.
- PIESSE. — Odeurs et parfums.
- PORET. — Des causes de l'anaphrodisie.
- RÉDI. — Génération des insectes (Dijon, 1757).
- RÉMY (Ch.). — Thèse sur les odeurs.
Revue scientifique (1897, n^o 19).
- Revue scientifique de Bordeaux* (Parfums employés par les confiseurs).
- RICHET. — *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} mars 1891).
- ROUBAUD. — Impuissance et stérilité chez l'homme et chez la femme (Paris, 1855).
- ROUSSEAU (J.-J.). — Emile.
- ROUYER. — Etudes médicales sur l'ancienne Rome (1859).
- SÉDILLOT. — *Journal de médecine*, t. VIII.
- SHIELDS. — The effects of odours, irritant vapours, and mental work upon the blood flow (*Journ. of experim. medicin.*, 1896).
- SPENCER. — Principes de sociologie.
- VENETTE. — La génération de l'homme.
- VIREY. — Sur les philtres, 1799 (*Magasin encyclopédique*).

VIREY. — Des odeurs que répandent les animaux vivans (*Bulletin de pharmacie*, 1812).

-- De l'osmologie.

— Histoire naturelle des médicaments, des aliments et des poisons.

ZOLA (E.). — La faute de l'abbé Mouret.

ZWAARDEMAKER. — Physiologie des Geruches.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	11
CHAPITRE PREMIER. — Sommaire.....	13
CHAPITRE PREMIER. — Etude historique et comparée des parfums à travers les âges.....	15
Origines religieuses de la parfumerie.....	15
Usage des parfums dans l'antiquité.....	17
Période moderne.....	22
Les parfums de nos jours.....	26
CHAPITRE II. — Sommaire.....	29
CHAPITRE II. — Mécanisme et mode d'action des parfums. Généralités sur les plantes odorantes.....	31
Théorie des odeurs.....	31
Classification des odeurs.....	33
Variabilité des qualités odorantes.....	37
CHAPITRE III. — Sommaire.....	41
CHAPITRE III. — Physiologie générale.....	43
Influence des parfums sur la respiration (grenouille, lapin)...	43
Influence des parfums sur la respiration et la circulation (enfant, adulte).....	47
Influence des odeurs et des parfums sur le système nerveux...	51
Recherches sur la toxicité générale des parfums.....	51
CHAPITRE IV. — Sommaire.....	57
CHAPITRE IV. — Influence des odeurs et des parfums sur le sens généstique.....	59
Rapport des odeurs avec la reproduction.....	60
Des odeurs dans le règne végétal.....	60
Des odeurs dans le règne animal.....	64
Perversion sexuelle chez l'animal, ayant pour cause une erreur de l'odorat.....	73

Des odeurs dans l'espèce humaine.....	76
Influence des parfums sur le sens génésique	82
CHAPITRE V. — Sommaire.....	89
CHAPITRE V. — Histoire des parfums considérés dans la médecine.	
Leurs applications. Leurs dangers.....	91
Emploi des odeurs et des parfums en médecine.....	91
Effets utiles des émanations odorantes	96
Effets nuisibles des émanations odorantes.....	97
CHAPITRE VI. — Sommaire.....	107
CHAPITRE VI. — Quelques considérations sur le rôle des parfums dans la société.....	109
Usage des parfums dans la vie courante.....	109
Choix du parfum : influence du sexe, de l'éducation.....	110
Pourquoi la femme se parfume-t-elle plus que l'homme.....	111
Rôle des parfums dans la société.....	112
CONCLUSIONS.....	113
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	115
TABLE DES MATIÈRES	119

